

Collectif

SIX MOIS POUR AIMER DIEU

CINQUIÈME MOIS





Premier jour

Quand je cherchais Dieu, en plus de consulter des prêtres qui ne me comprenaient pas, je visitais les monastères et je me demandais quel trésor pouvait cacher ce fascinant silence. Un jour après un office dans une Visitation, je demandais à m'entretenir avec une religieuse. Séparée par un muret, la sœur était affable et douce, elle m'écouta respectueusement et me déclara : « J'ai ce qu'il vous faut, c'est un livre de notre saint fondateur. » Elle disparut un moment et revint avec le précieux ouvrage : 'Traité de la vie dévote'. Elle ajouta : c'est la vraie dévotion.

J'avoue que le titre me déplut tout de suite mais je me dis que s'il y avait une vraie dévotion c'est parce qu'il y en avait une fausse. Les faux dévots, j'en avais entendu parler en étudiant Molière au lycée et me souvins de la citation célèbre : « Cachez ce sein que je saurais voir. » Je n'étais pas attirée et je ne le suis toujours pas, par les pratiques de dévotion, les neuvaines, les chapelets récités au pas de course, les pèlerinages en groupe et j'en passe. Je lus la table des matières et le livre me tomba des mains : il n'était question que de vertus et de mortifications, de pratiques extérieures et intérieures pour s'humilier.

J'essayais de faire un effort pour avoir quelque chose à dire à la sœur en lui rendant le livre. Je l'ouvris au hasard et tombai sur le chapitre quinze : « Les damnés sont dedans l'abîme infernal comme dedans cette ville infortunée, en laquelle ils souffrent des tourments indicibles en tous leurs sens et en tous leurs membres, parce que, comme ils ont employé tous leurs sens et leurs membres pour pécher, ainsi souffriront-ils en tous leurs membres et en tous leurs sens les peines dues au péché : les yeux, pour leurs faux et mauvais regards, souffriront l'horrible vision des diables et de l'enfer ; les oreilles, pour avoir pris plaisir aux discours vicieux, n'entendront jamais que pleurs, lamentations et désespoirs ; et ainsi des

autres. Outre tous ces tourments, il y en a encore un plus grand, qui est la privation et perte de la gloire de Dieu, laquelle ils sont forclos de jamais voir. »

Je lus encore quelques passages du même acabit et au bout d'un mois je rapportais le livre à la sœur en lui disant que ce genre de spiritualité ne m'intéressait pas. Elle me regarda avec douceur et plongeant ses yeux dans les miens, elle dit : « Je vois, vous êtes une mystique, j'ai le livre qu'il vous faut. » Elle alla chercher un plus fort volume du même François de Sales et me dit que c'était le « chef-d'œuvre de la littérature mystique ». Je le pris par politesse et j'eus la très belle surprise de constater qu'effectivement c'était LE chef d'œuvre de la littérature mystique de celui qui fut déclaré « Docteur de l'amour de Dieu et de la suavité spirituelle ». Il n'était plus question que d'amour. Si le mot « dilection » qui veut dire « amour de préférence de Dieu » se trouve 4 fois dans l'introduction, il ne revient pas moins de 158 fois dans 'le Traité de l'Amour de Dieu'. François de Sales est passé de l'humanisme dévot à la vie mystique, du XVI^{ème} s au XVII^{ème} s. le grand siècle des âmes.

Dans le salon de Madame Acarie, cousine du cardinal de Bérulle, se retrouvaient avec François de Sales des êtres exceptionnels qui pratiquaient autant l'extase que le dévouement aux pauvres quels qu'ils soient, reconnaissant en eux le Christ souffrant. Le fossé se creusa entre eux et la tendance des dévots qui s'érigèrent en société secrète pour traquer les hérésies et particulièrement les protestants, et se débarrasser des pauvres. C'est ce que Michel Foucault appelle « le grand renfermement », où les asiles d'aliénés sont de véritables prisons les plus inhumaines qui soient. Chez Barbe Acarie on trouvait le mystérieux Vincent de Paul, grand mystique la nuit et travailleur acharné le jour au service des orphelins et des filles perdues. L'Esprit du Carmel soufflait, au grand désespoir des jansénistes et du parti des dévots. L'hôtel de Madame Acarie autrefois très mondain devint un cénacle de mystiques et un asile où s'entassaient les sans-abris. Une nouvelle approche de Dieu se faisait jour. On sortait du Moyen-âge qui avait pour longtemps marqué l'esprit chrétien : angoisse de la mort, peur de l'enfer, scrupule jusqu'à l'obsession mentale dans la pratique religieuse.

Que chacun de nous s'interroge dans la crise actuelle de l'Église, car si l'histoire ne se répète pas, elle a tendance à bégayer. Au XVII^{ème} s. il y avait les dévots, les libertins (pas au sens du libertinage mais au sens de liberté de penser autrement) et les mystiques. Chacune de ces catégories représente une relation avec le divin. Quelle est la vôtre aujourd'hui ?

En préparant ces méditations je me suis aperçue que la table des matières occupait seize pages ! J'essayerai donc d'extraire l'essentiel des douze livres qui constitue ce traité en sachant que je ne résumerai pas certains livres qui traitent des sujets communs à la vie mystique et que vous pouvez retrouver dans « Pour un renouveau mystique dans le peuple de Dieu », tel que le schéma qui conduit de la méditation aux différents états d'oraison et à la contemplation. Le traité est complet et peut servir de guide à toute une vie. Après la Bible, il peut être votre livre de chevet. Une version établie en langage contemporain est maintenant disponible, mais personnellement je préfère le charme de la langue du XVII^{ème} s. à laquelle, avec un peu d'habitude, on prend goût.

La lecture est facile et savoureuse, elle n'emprunte pas aux concepts compliqués, elle s'illustre d'exemples concrets et du langage de l'amour humain qui n'est pas sans rappeler le réalisme sensuel du Cantique des cantiques et autres amours bibliques. Je cite, pour piquer

vosre curiosité et par provocation légitime, une recension contemporaine dans la très sérieuse revue CAIRN.¹

« ... les « baisers de la grâce », en ce monde, entretiennent le désir du « grand et solennel baiser nuptial qui doit durer éternellement ». Il tient d'ailleurs à justifier la franchise du langage en s'appuyant sur « la naïveté du texte hébreu », qui ne recule pas devant les images explicites. Les différentes formes d'union amoureuse (filiale, parentale, sponsale), ainsi que toutes les nuances de l'amour physique, concourent à l'expression de la sainte dilection qui les intègre et les dépasse, c'est-à-dire les transcende sur un autre plan que le texte ne peut que suggérer. Pour déficientes qu'elles soient, et donc approximatives, ces analogies accréditent l'idée d'un isomorphisme amoureux capable de traduire l'indicible ou l'interdit de la théologie mystique. Un cas particulièrement intéressant est celui de la fréquence des scènes d'allaitement, toujours décrites avec un luxe de détails physiologiques. Ainsi par exemple ce tableau dépeint au livre III : 'Alors, certes, comme on voit un petit enfant affamé, si fort collé au flanc de sa mère et attaché à son tétin, presser avidement cette douce fontaine de suave et désirée liqueur, de sorte qu'il est avis qu'il veuille, ou se fourrer tout dans ce sein maternel, ou bien tirer et sucer toute cette poitrine dans la sienne, ainsi notre âme toute haletante de la soif extrême du vrai bien, lorsqu'elle en rencontrera la source inépuisable en la Divinité. O vrai Dieu, quelle sainte et suave ardeur à s'unir et joindre à ces mamelles fécondes de la toute bonté, ou pour être abîmée en elle, ou afin qu'elle vienne toute en nous !' Ce genre de scènes est pudiquement oublié par la plupart des commentateurs, alors que non seulement elles sont récurrentes dans le Traité, mais qu'elles concentrent tous les grands thèmes salésiens (la gratuité et l'innocence du geste, la suavité, le passage insensible de l'amour physique à l'amour extatique). Par ailleurs, l'écrivain a souligné lui-même l'importance symbolique qu'il accordait à ce scénario. »

Deuxième jour

François de Sales est un fin psychologue, rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Il constate que l'homme est fait pour aimer mais que la machine est complètement dérégulée. Dieu est UN et son unité est dans l'Amour, il est UN-AMOUR. L'homme est amour éclaté. Le Traité enseignera comment réparer la machine et ce qu'il propose ressemble beaucoup au processus d'individuation de Carl Gustav Jung. Le maître-mot de cette thérapie est « rien par force, tout par amour »

« Que pour la beauté de la nature humaine, Dieu a donné le gouvernement de toutes les facultés de l'âme à la volonté.

L'union établie en la distinction fait l'ordre ; l'ordre produit la convenance et la proportion ; et la convenance, ès choses entières et accomplies, fait la beauté. Une armée est belle quand elle est composée de toutes ses parties tellement rangées en leur ordre, que leur distinction est réduite au rapport qu'elles doivent avoir ensemble pour ne faire qu'une seule armée. Afin qu'une musique soit belle, il ne faut pas seulement que les voix soient nettes, claires et bien distinguées ; mais qu'elles soient alliées en telle sorte les unes aux autres, qu'il s'en fasse une juste consonance et harmonie, par le moyen de l'union qui est en la

¹ LA NAÏVETÉ AMOUREUSE DANS LE TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU Christian Belin Presses Universitaires de France | « Dix-septième siècle »

<https://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2007-2-page-393.htm>

distinction, et la distinction qui est en l'union des voix, que non sans cause on appelle un accord discordant, ou plutôt une discorde accordante.

Or, comme dit excellemment l'angélique saint Thomas, après le grand saint Denis, la beauté et la bonté, bien qu'elles aient quelque convenance², ne sont pas néanmoins une même chose : car le bien est ce qui plaît à l'appétit et volonté ; le beau, ce qui plaît à l'entendement et à la connaissance ; ou pour le dire autrement, le bon est ce dont la jouissance nous délecte ; le beau, ce dont la connaissance nous agrée. Et c'est pourquoi jamais, à proprement parler, nous n'attribuons la beauté corporelle, sinon aux objets des deux sens qui sont les plus connaissant et qui servent plus à l'entendement, qui sont la vue et l'ouïe ; de sorte que nous ne disons pas : 'Voilà des belles odeurs ou des belles saveurs', mais nous disons bien : 'Voilà des belles voix et des belles couleurs.'

Le beau donc étant appelé beau, parce que sa connaissance délecte, il faut que, outre l'union et distinction d'intégrité, l'ordre et la convenance de ses parties, il ait beaucoup de splendeur et clarté, afin qu'il soit connaissable et visible ; les voix, pour être belles, doivent être claires et nettes, les discours intelligibles, les couleurs éclatantes et resplendissantes ; l'obscurité, l'ombre, les ténèbres sont laides, et enlaidissent toutes choses parce qu'en elles rien n'est connaissable, ni l'ordre, ni la distinction, ni l'union, ni la convenance : qui a fait dire à saint Denis³ « que Dieu, comme souveraine beauté, est auteur de la belle convenance, du beau lustre et de la bonne grâce, qui est en toutes choses, » faisant éclater, en forme de lumière, les distributions et répartitions de son rayon, par lesquels toutes choses sont rendues belles, voulant que pour établir la beauté, il y eût la convenance, la clarté, et la bonne grâce.

La conquête de cet accord parfait pour filer la métaphore musicale s'atteint par la volonté qu'il faut fortifier et discipliner mais la volonté ne suffit pas. Comme le dit saint Paul : « Car je sais que nul bien n'habite en moi, je veux dire dans ma chair ; en effet, vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir : puisque je ne fais pas le bien que je veux et commets le mal que je ne veux pas. »⁴ Heureusement il y a l'amour qui produit le désir, mais il y a l'amour pour ce qui est bon et l'amour pour ce qui est mal. Choisir l'amour divin provoque les bons désirs et la bonne volonté. » Et plus l'amour de Dieu grandit et plus la volonté se fait forte et se consacre à ce qui est bon. »

Troisième jour

L'amour de Dieu comme *dilection*

Saint François de Sales n'est pas toujours satisfait du mot "amour" qui, en français, est trop galvaudé. Aussi, est-il tenté, comme l'avait fait avant lui le Concile de Trente, d'utiliser le mot 'dilection'.

"Le céleste commandement d'aimer est exprimé par le mot de "dilection", plutôt que par celui d'aimer. Car bien que la dilection soit un amour, cependant elle n'est pas un simple

² convenance : Conformité, accord d'une chose avec une autre. En anglais alliance se dit Covenant, on parle encore de mariage de convenance quand les intérêts des deux parties concordent

³ Chap. IV. Des noms divins

⁴ Romains 7, 18-19

amour, mais un amour accompagné de “choix” et “d’élection”, ainsi que la même parole le porte” (celle de 1 Cor 15,41) : “Ce commandement nous enjoint un amour élu entre mille, comme le Bien-aimé de cet amour est “exquis entre mille”.⁵“C’est ce que Dieu requiert de nous, qu’entre tous nos amours, le sien soit le plus cordial, dominant sur tout notre cœur ; le plus affectionné, occupant toute notre âme ; le plus général, employant toutes nos puissances ; le plus relevé, remplissant tout notre esprit ; et le plus ferme, exerçant toute notre force et vigueur.

Et parce que nous choisissons et élisons Dieu pour le souverain objet de notre esprit, c’est un amour de souveraine élection ou une élection de souverain amour... L’Amour de Dieu est l’Amour sans égal, parce que la bonté de Dieu est la bonté non pareille... C’est l’Amour d’excellence ou l’excellence de l’Amour qui est commandé à tous les mortels en général et à chacun d’eux en particulier...

La dilection est liée à la beauté de Dieu : “Le beau est appelé beau parce que sa connaissance délecte. Il faut, outre l’union et la distinction, l’intégrité, l’ordre et la convenance de ses parties, qu’il ait beaucoup de splendeur et clarté afin qu’il soit connaissable et visible...



Ainsi un sentiment de dilection, comme par exemple, que Dieu est bon, étant entré dedans le cœur, d’abord il fait l’union avec cette bonté, mais étant entretenu un peu longuement, comme un parfum précieux il pénètre de tous les côtés l’âme, il se répand et dilate dans notre volonté, et, par manière de dire, il s’incorpore avec notre esprit, se joignant et serrant de toutes parts de plus en plus à nous et nous unissant à lui. Et c’est ce que nous enseigne le grand David, quand il compare les sacrées paroles au miel⁶ ; car qui ne sait que la douceur du miel s’unit de plus en plus à notre sens par un progrès continu de savourement, lorsque le tenant longuement en la bouche, ou que l’avalant tout bellement, sa saveur pénètre plus

⁵ Cant 5, 10

⁶ Ps., CXVII, 103

avant le sens de notre goût ? Et de même, ce sentiment de la bonté céleste exprimé par cette parole de saint Bruno : 'O bonté !' ou par celle de saint Thomas : 'Mon Seigneur et mon Dieu !' ou par celle de Magdeleine : 'Eh ! mon Maître !' ou par celle de saint François : 'Mon Dieu et mon tout !' ce sentiment, dis-je, demeurant un peu longuement dedans un cœur amoureux, il se dilate, il s'étend et s'enfonce par une intime pénétration en l'esprit, et de plus en plus le détrempe tout de sa saveur, qui n'est autre chose qu'accroître l'union, comme fait l'onguent précieux ou le baume, qui, tombant sur le coton, se mêle et s'unit tellement de plus en plus, petit à petit, avec icelui, qu'enfin on ne saurait plus dire si le coton est parfumé ou s'il est parfum ; ni si le parfum est coton, ou le coton parfum. O qu'heureuse est une âme qui, en la tranquillité de son cœur, conserve amoureusement le sacré sentiment de la présence de Dieu ! Car son union avec la divine bonté croîtra perpétuellement, quoiqu'insensiblement, et détrempera tout l'esprit d'icelui de son infinie suavité. Or, quand je parle du sacré sentiment de la présence de Dieu en cet endroit, je n'entends pas parler du sentiment sensible, mais de celui qui réside en la cime et suprême pointe de l'esprit, où le divin amour règne et fait ses exercices principaux. »

Quatrième jour

« De la différence des amours

On partage l'amour en deux espèces, dont l'une est appelée amour de bienveillance, et l'autre, amour de convoitise. L'amour de convoitise est celui par lequel nous aimons quelque chose pour le profit que nous en prétendons ; l'amour de bienveillance est celui par lequel nous aimons quelque chose pour le bien d'icelle ; car qu'est-ce autre chose, avoir l'amour de bienveillance envers une personne, que de lui vouloir du bien ?

2° Si celui à qui nous voulons du bien, l'a déjà et le possède, alors nous le lui voulons par le plaisir et contentement que nous avons de quoi il l'a et le possède ; et ainsi se forme l'amour de complaisance, qui n'est autre chose que l'acte de la volonté par lequel elle s'unit et joint au plaisir, contentement et bien d'autrui. Mais si celui à qui nous voulons du bien, ne l'a pas encore, nous le lui désirons ; et partant cet amour se nomme amour de désir.

3° Quand l'amour de bienveillance est exercé sans correspondance de la part de la chose aimée, il s'appelle amour de simple bienveillance ; quand il est avec mutuelle correspondance, il s'appelle amour d'amitié. Or, la mutuelle correspondance consiste en trois points car il faut que les amis s'entr'aient, sachent qu'ils s'entr'aient, et qu'ils aient communication, privauté et familiarité ensemble.

4° Si nous aimons simplement l'ami, sans le préférer aux autres, l'amitié est simple ; si nous lui préférons, alors cette amitié s'appellera dilection, comme qui dirait amour d'élection ; parce qu'entre plusieurs choses que nous aimons, nous choisissons celle-là, pour la préférer.

5° Or, quand par cette dilection nous ne préférons pas de beaucoup un ami aux autres, elle s'appelle simple dilection ; mais quand au contraire nous préférons grandement et beaucoup un ami aux autres de la sorte, alors cette amitié s'appelle dilection d'excellence.

6° Que si l'estime et préférence que nous faisons de l'ami, quoiqu'elle soit grande, et n'en ait point d'égale, ne laisse pas néanmoins de pouvoir entrer en comparaison et proportion avec les autres, l'amitié s'appellera dilection éminente. Mais, si l'éminence de cette amitié est hors de proportion et de comparaison, au-dessus de toute autre, alors elle sera dite dilection

incomparable, souveraine, suréminente ; et en un mot, ce sera la charité, laquelle est due à un seul Dieu ; et de fait, en notre langage même, les mots de cher, chèrement, enchérir, représentent une certaine estime, un prix, une valeur particulière : de sorte que comme le mot d'homme, parmi le peuple, est presque demeuré aux mâles, comme au sexe plus excellent ; et celui d'adoration est aussi presque demeuré pour Dieu, comme pour son principal objet ; ainsi le nom de charité est demeuré à l'amour de Dieu, comme à la suprême et souveraine dilection.

Que la charité doit être nommée amour

Origène⁷ dit en quelque lieu, qu'à son avis, l'Écriture divine voulant empêcher que le nom d'amour ne donnât quelque sujet de mauvaise pensée aux esprits infirmes, comme plus propre à signifier une passion charnelle qu'une affection spirituelle, en lieu de ce nom-là d'amour, elle a usé de ceux de charité et de dilection, qui sont plus honnêtes. Au contraire, saint Augustin⁸ ayant mieux considéré l'usage de la parole de Dieu, montre clairement que le nom d'amour n'est pas moins sacré que celui de dilection, et que l'un et l'autre signifient parfois une affection sainte, et quelquefois aussi une passion dépravée, alléguant à ces fins plusieurs passages de l'Écriture. Mais le grand saint Denis⁹, comme excellent docteur de la propriété des noms divins, parle bien plus avantageusement en faveur du nom d'amour ; enseignant que les théologiens, c'est-à-dire les apôtres et premiers disciples d'iceux (car ce saint n'avait point vu d'autres théologiens), pour désabuser le vulgaire et dompter sa fantaisie qui prenait le nom d'amour en sens profane et charnel, ils l'ont plus volontiers employé à choses divines, que celui de dilection, et quoiqu'ils estimassent que l'un et l'autre étaient pris pour une même chose, il a toutefois semblé à quelques-uns d'entre eux que le nom d'amour était plus propre et convenable à Dieu que celui de dilection ; si que le divin Ignace a écrit ces paroles : 'Mon amour est crucifié.' Ainsi, comme ces anciens théologiens employaient le nom d'amour à choses divines, afin de lui ôter l'odeur d'impureté, de laquelle il était suspect selon l'imagination du monde, de même pour exprimer les affections humaines, ils ont pris plaisir d'user du nom de dilection comme exempt du soupçon de déshonnêteté ; dont quelqu'un d'entre eux a dit, au rapport de saint Denis : 'Ta dilection est entrée en mon âme', ainsi que la dilection des femmes. Enfin, le nom d'amour représente plus de ferveur, d'efficace et d'activité, que celui de dilection ; de sorte qu'entre les Latins, dilection est beaucoup moins qu'amour. 'Clodius, dit leur grand orateur, me porte dilection, et pour le dire plus excellemment, il m'aime' ; et partant, le nom d'amour, comme plus excellent, a été justement donné à la charité, comme au principal et plus éminent de tous les amours : si que pour toutes ces raisons, et parce que je prétendais de parler des actes de la charité plus que de l'habitude d'icelle, j'ai appelé ce petit ouvrage : 'Traité de l'amour de Dieu'. »

Cinquième jour

« Que pour avoir le désir de l'amour sacré, il faut retrancher les autres désirs

⁷ Homélie sur le Cantique

⁸ De civit., 1. XIV, c. XLVII.

⁹ Lib. de Div. nom., c. IV.

Pourquoi pensez-vous, Théotime, que les chiens, en la saison printanière, perdent plus souvent qu'en autre temps la trace et piste de la bête ? C'est parce, disent les chasseurs et les philosophes, que les herbes et fleurs sont alors en leur vigueur ; si que la variété des odeurs qu'elles répandent étouffe tellement le sentiment des chiens, qu'ils ne savent ni choisir ni suivre la senteur de la proie entre tant de diverses senteurs que la terre exhale. Certes, ces âmes qui foisonnent continuellement en désirs, desseins et projets, ne désirent jamais comme il faut le saint amour céleste, ni ne peuvent bien sentir la trace amoureuse et piste du divin bien-aimé, qui est comparé au chevreuil et petit faon de biche.¹⁰

Le lis n'a point de saison, mais fleurit tôt ou tard, selon qu'on le plante plus ou moins avant en terre : car si on ne le pousse que de trois doigts en terre, il fleurira incontinent ; mais si on le pousse six ou neuf doigts, il fleurira aussi toujours plus tard à même proportion. Si le cœur qui prétend à l'amour divin est fort enfoncé dans les affaires terrestres et temporelles, il fleurira tard et difficilement ; mais s'il n'est dans le monde que justement autant que sa condition le requiert, vous le verrez bientôt fleurir en dilection, et répandre son odeur agréable.

Pour cela les saints se retirèrent dans les solitudes, afin que dépris des sollicitudes mondaines, ils vaquassent plus ardemment au céleste amour. Pour cela l'épouse sacrée fermait l'un de ses yeux, afin d'unir plus fortement sa vue en l'autre seul, et visiter plus justement par ce moyen au milieu du cœur de son bien-aimé qu'elle veut brûler d'amour. Pour cela elle-même tient sa chevelure tellement plissée et ramassée dans sa tresse, qu'elle semblait n'avoir qu'un seul cheveu, duquel elle se sert comme d'une chaîne pour lier et ravir le cœur de son époux qu'elle rend esclave de sa dilection.

Les âmes qui désirent tout de bon d'aimer Dieu ferment leur entendement aux discours des choses mondaines pour l'employer plus ardemment ès méditations des choses divines, et ramassent toutes leurs prétentions sous l'unique intention qu'elles ont d'aimer uniquement Dieu. Quiconque désire quelque chose qu'il ne désire pas pour Dieu, il en désire moins Dieu.

Un religieux demanda au bienheureux Gilles ce qu'il pourrait faire de plus agréable à Dieu. Il lui répondit en chantant : Une à un, une à un : c'est-à-dire, une seule âme à un seul Dieu ; Tant de désirs et d'amour en un cœur sont comme plusieurs enfants sur une mamelle, qui, ne pouvant téter tous ensemble, la pressent tantôt l'un, tantôt l'autre, à l'envi, et la font enfin tarir et dessécher. Qui prétend au divin amour, doit soigneusement réserver son loisir, son esprit et ses affections pour cela. »

Sixième jour

« L'oraison de quiétude

Suivant ce que nous avons dit, la sainte quiétude a donc divers degrés : car quelquefois elle est en toutes les puissances de l'âme, jointes et unies à la volonté ; quelquefois elle est seulement en la volonté, en laquelle elle est aucunes fois sensiblement, et d'autres fois imperceptiblement ; d'autant qu'il arrive parfois que l'âme tire un contentement

¹⁰ Cant. Cant., n, 9

incomparable de sentir par certaines douceurs intérieures que Dieu lui est présent ; comme il advint à sainte Élisabeth, quand Notre-Dame la visita¹¹ ; et d'autres fois l'âme a une certaine ardente suavité d'être en la présence de Dieu, laquelle pour lors lui est imperceptible ; comme il advint aux disciples pèlerins qui ne s'aperçurent bonnement de l'agréable plaisir dont ils étaient touchés, marchant avec notre Seigneur, sinon quand ils furent arrivés, et qu'ils l'eurent reconnu en la divine fraction du pain.¹² Quelquefois non seulement l'âme s'aperçoit de la présence de Dieu, mais elle l'écoute parler par certaines clartés et persuasions intérieures qui tiennent lieu de paroles ; aucunes fois elle le sent parler et lui parle réciproquement, mais si secrètement, si doucement, si bellement, que c'est sans pour cela perdre la sainte paix et quiétude ; si que sans se réveiller elle veille avec lui, c'est-à-dire, elle veille et parle à son bien-aimé avec autant de suave tranquillité et de gracieux repos, comme si elle sommeillait doucement. Et d'autres fois elle sent parler l'époux, mais elle ne saurait lui parler, parce que l'aise de l'entendre, ou la révérence qu'elle lui porte, la tient en silence ; ou bien parce qu'elle est en sécheresse et tellement engourdie d'esprit qu'elle n'a de force que pour entendre, et non pas pour parler ; comme il arrive corporellement quelquefois à ceux qui commencent à s'endormir, ou qui sont grandement affaiblis par quelque maladie.

Mais enfin quelquefois ni elle n'entend son bien-aimé, ni elle ne lui parle, ni elle ne sent aucun signe de sa présence, mais simplement elle sait qu'elle est en la présence de son Dieu, auquel il plait qu'elle soit là. Imaginez-vous, Théotime, que le glorieux apôtre saint Jean eût dormi d'un sommeil corporel sur la poitrine de son cher Seigneur en la sainte cène, et qu'il se fût endormi par le commandement d'icelui. Certes, en ce cas-là, il eût été en la présence de son Maître sans le sentir en façon quelconque. »

Septième jour

« De l'écoulement ou liquéfaction de l'âme en Dieu

Les choses humides et liquides reçoivent aisément les figures et limites qu'on leur veut donner, d'autant qu'elles n'ont nulle fermeté ni solidité qui les arrête ou borne en elles-mêmes. Mettez de la liqueur dans un vaisseau, et vous verrez qu'elle demeurera bornée dans les limites du vaisseau ; lequel, s'il est rond ou carré, la liqueur sera de même, n'ayant aucune limite ni figure, sinon celle du vaisseau qui la contient.

L'âme n'en est pas de même par nature, car elle a ses figures et ses bornes propres. Elle a la figure par ses habitudes et inclinations, et ses bornes par sa propre volonté ; et quand elle est arrêtée à ses inclinations et volontés propres, nous disons qu'elle est dure, c'est-à-dire, opiniâtre, obstinée. 'Je vous ôterai, dit Dieu, votre cœur de pierre'¹³, c'est-à-dire, je vous ôterai votre obstination. Pour faire changer de figure au caillou, au fer, au bois, il y faut la cognée, le marteau, le feu. On appelle cœur de fer, de bois ou de pierre, celui qui ne reçoit

¹¹ Luc., I, 41.

¹² Luc, XXIV, 30.

¹³ Ezech., XXXVI, 26.

pas aisément les impressions divines, mais demeure en sa propre volonté parmi les inclinations qui accompagnent notre nature dépravée. Au contraire, un cœur doux, maniable et traitable, est appelé un cœur fondu et liquéfié.

‘Mon cœur, dit David parlant en la personne de notre Seigneur sur la croix, mon cœur est fait comme de la cire fondue au milieu de mes entrailles.’¹⁴ Cléopâtre, cette infâme reine d’Égypte, voulant enchérir sur tous les excès et toutes les dissolutions que Marc-Antoine avait faits en banquets, fit apporter, à la fin d’un festin qu’elle faisait à son tour, un bocal de fin vinaigre, dans lequel elle jeta une des perles qu’elle portait en ses oreilles, estimée deux cent cinquante mille écus ; puis la perle étant résolue, fondue et liquéfiée, elle l’avalait, et eût encore enseveli dans le cloaque de son vilain estomac l’autre perle qu’elle avait en l’autre oreille, si Lucius Plautus ne l’eût empêchée. Le cœur du Sauveur, vraie perle orientale, uniquement unique et de prix inestimable, jeté au milieu d’une mer d’aigreurs incomparables au jour de sa Passion, se fondit en soi-même, se résolut, défit et écoula en douleur sous l’effort de tant d’angoisses mortelles ; mais l’amour, plus fort que la mort, amollit, attendrit et fait fondre les cœurs encore bien plus promptement que toutes les autres passions.

‘Mon âme, dit l’amante sacrée, s’est toute fondue quand mon bien-aimé a parlé.’¹⁵ Et qu’est-ce à dire, elle s’est fondue, sinon elle ne s’est plus contenue en elle-même, mais s’est écoulée devers son divin amant ? Dieu ordonna à Moïse qu’il parlât au rocher, et qu’il produirait des eaux¹⁶ ; ce n’est donc pas merveille si lui-même fit fondre l’âme de son amante, lorsqu’il lui parlait en sa douceur. Le baume est si épais de sa nature, qu’il n’est point fluide ni coulant, et plus il est gardé, plus il s’épaissit, et enfin s’endurcit, devenant rouge et transparent ; mais la chaleur le dissout et le rend fluide. L’amour avait rendu l’époux fluide et coulant, dont l’épouse l’appelle une huile répandue. Et voilà que maintenant elle assure qu’elle-même est toute fondue d’amour : ‘Mon âme, dit-elle, s’est écoulée, lorsque mon bien-aimé a parlé.’ L’amour de l’époux était dans son cœur et dans son sein, comme un vin nouveau bien puissant qui ne peut être retenu dans son tonneau, car il se répandait de toutes parts, et parce que l’âme suit son amour, après que l’épouse a dit : ‘Vos mamelles sont meilleures que le vin’, répandant des onguents précieux, elle ajoute : ‘Votre nom est comme une huile répandue.’ Et comme l’époux aurait répandu son amour et son âme dans le cœur de l’épouse ; aussi l’épouse réciproquement verse son âme dans le cœur de l’époux. Et comme l’on voit qu’une ruche de miel touché des rayons ardents sort de soi-même et quitte sa forme pour s’écouler devers l’endroit duquel les rayons le touchent ; ainsi l’âme de cette amante s’écoula du côté de la voix de son bien-aimé, sortant d’elle-même et des limites de son être naturel, pour suivre celui qui lui parlait.

Mais comme se fait cet écoulement sacré de l’âme en son bien-aimé ? Une extrême complaisance de l’amant en la chose aimée produit une certaine impuissance spirituelle qui fait que l’âme ne se sent plus aucun pouvoir de demeurer en soi-même. C’est pourquoi, comme un baume fondu qui n’a plus de fermeté ni de solidité, elle se laisse aller et écouler en ce qu’elle aime ; elle ne se jette pas par manière d’élancement, ni elle ne se serre pas par manière d’union, mais elle se va doucement coulant, comme une chose fluide et liquide,

¹⁴ Ps., XXI, (5).

¹⁵ Cant. cant., V, 6.

¹⁶ Num., XX, 8

dedans la Divinité qu'elle aime. Et comme nous voyons que les nuées épaissies par le vent du midi, se fondant et convertissant en pluie, ne peuvent plus demeurer en elles-mêmes, mais tombent et s'écoulent en bas, se mêlant si intimement avec la terre qu'elles détrempent, qu'elles ne sont plus qu'une même chose avec elle ; ainsi l'âme, laquelle, quoique aimante, demeurait encore en elle-même, sort par cet écoulement sacré et fluidité sainte, et se quitte soi-même, non seulement pour s'unir au bien-aimé, mais pour se mêler toute et se détremper avec lui.

Vous voyez donc bien, Théotime, que l'écoulement d'une âme en son Dieu n'est autre chose qu'une véritable extase, par laquelle l'âme est toute hors des bornes de son maintien naturel, toute mêlée, absorbée et engloutie en son Dieu, dont il arrive que ceux qui parviennent à ce saint excès de l'amour divin, étant par après revenus à eux, ne voient rien en la terre qui les contente, et vivant en un extrême anéantissement d'eux-mêmes, demeurent fort endormis en tout ce qui appartient aux sens, et ont perpétuellement au cœur la maxime de la bienheureuse vierge Térèse de Jésus : 'Ce qui n'est pas Dieu ne m'est rien.' Et semble que telle fut la passion amoureuse de ce grand ami du bien-aimé, qui disait : 'Je vis, mais non pas moi, aine Jésus-Christ vit en moi'¹⁷; et notre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu¹⁸. Car, dites-moi, je vous prie, Théotime, si une goutte d'eau élémentaire jetée dans un océan d'eau de fleur d'oranger était vivante et qu'elle pût parler et dire l'état auquel elle serait, ne crierait-elle pas de grande joie : O mortels, je vis en apparence, mais je ne vis pas moi-même, mais cet océan vit en moi, et ma vie est cachée en cet abîme.

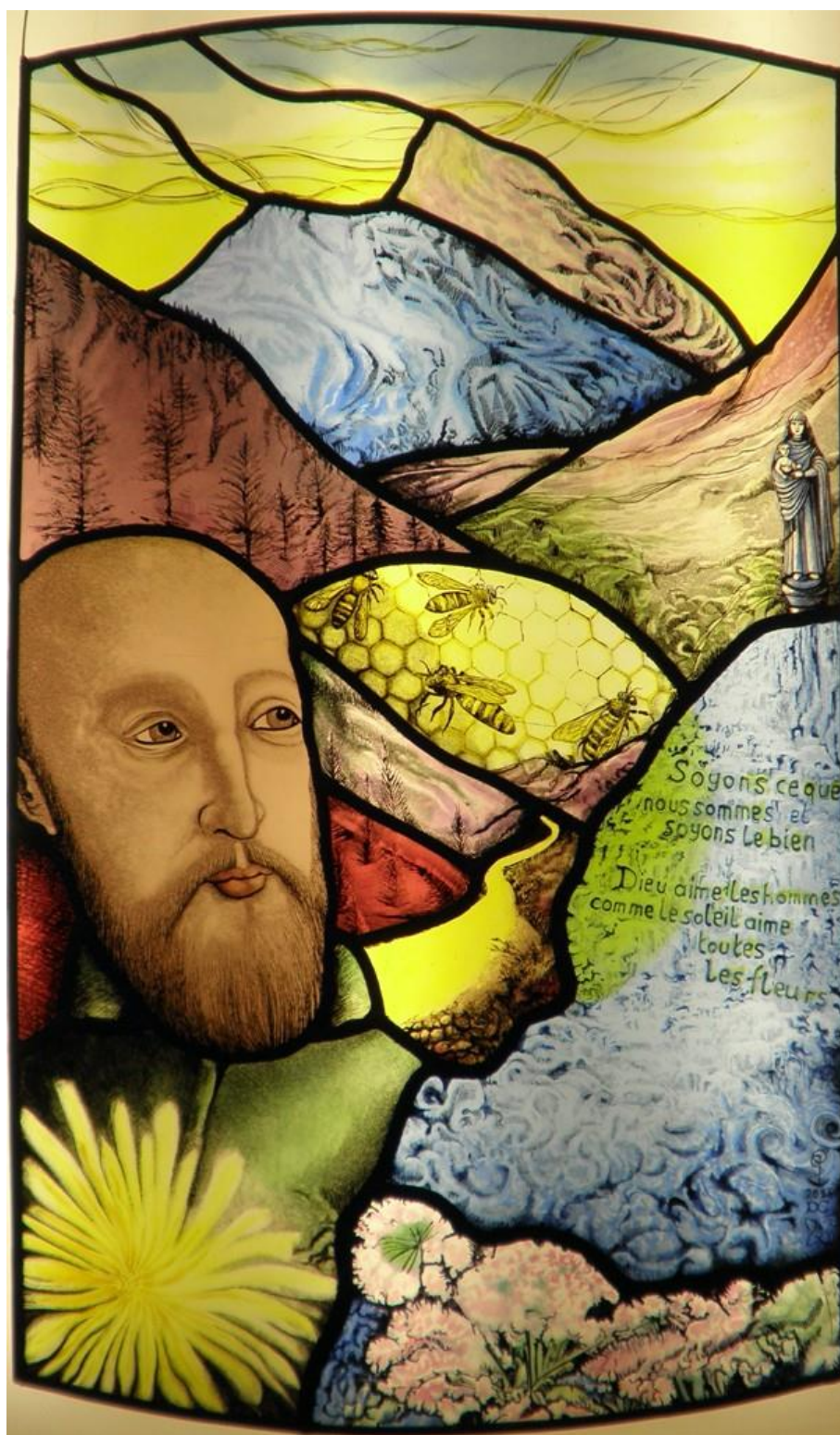
L'âme écoulée en Dieu ne meurt pas ; car comme pourrait-elle mourir d'être abîmée en la vie ? Mais elle vit sans vivre en elle-même, parce que comme les étoiles, sans perdre leur lumière, ne luisent plus en la présence du soleil, mais le soleil luit en elles, et sont cachées en la lumière du soleil, aussi l'âme, sans perdre sa vie, ne vit plus étant mêlée avec Dieu, mais Dieu vit en elle. Tels furent, je pense, les sentiments des grands bienheureux Philippe Néri et François Xavier, quand, accablés des consolations célestes, ils demandaient à Dieu qu'il se retirât pour un peu d'eux, puisqu'il voulait que leur vie parût aussi encore un peu au monde, ce qui ne se pouvait tandis qu'elle était toute cachée et absorbée en Dieu.



¹⁷ Gal., II, 20.

¹⁸ Col., III, 3.

Saint François de Sales à l'instar de saint Bernard mérite le titre de « Docteur melliflue », c'est-à-dire dont les lèvres distillent le miel de la parole.



Vitrail de Dominique Chatelain-Notari ¹⁹

¹⁹ <http://vitraildomiquech.eklablog.com/>

Deuxième semaine (si les méditations sont un peu longues vous pouvez les diviser en deux, quitte à allonger un peu la retraite, l'essentiel étant d'intégrer les notions dans notre cœur et de nourrir notre pensée)

Premier jour

La blessure du cœur

« L'amour est la première, le principe et l'origine de toutes les passions ; c'est pourquoi c'est lui qui entre le premier dans le cœur, et parce qu'il pénètre et perce jusqu'au fond de la volonté, où il a son siège, on dit qu'il blesse le cœur. Il est aigu, dit l'Apôtre de la France¹, et entre très intimement dans l'esprit. Les autres affections entrent vraiment aussi, mais c'est par l'entremise de l'amour ; car c'est lui qui, perçant le cœur, leur fait passage. Ce n'est que la pointe du dard qui blesse, le reste agrandit seulement la blessure et la douleur.

Or, s'il blesse, il donne par conséquent de la douleur. Les grenades, par leur couleur vermeille, par la multitude de leurs grains si bien serrés et rangés, et par leurs belles couronnes, représentent naïvement, ainsi que dit saint Grégoire, la très sainte charité, toute vermeille à cause de son ardeur envers Dieu, comblée de toute la variété des vertus, et qui seule obtient et porte la couronne des récompenses éternelles ; mais le suc des grenades, qui, comme nous savons, est si agréable aux sains et aux malades, est tellement mêlé d'aigre et de douceur, qu'on ne saurait discerner s'il réjouit le goût ou bien parce qu'il a son aigre doux ou bien parce qu'il a une douceur un peu aigre. Certes, Théotime, l'amour est ainsi aigre-doux, et tandis que nous sommes en ce monde, il n'a jamais une douceur parfaitement douce, parce qu'il n'est pas parfait ni jamais purement rassasié et satisfait ; et néanmoins il ne laisse pas d'être grandement agréable, son aigre affinant la suavité de sa douceur, comme sa douceur aiguise la grâce de son aigre. Mais cela comme, se peut-il faire ? On a vu tel jeune homme entrer en conversation, libre, sain et fort gai, qui, ne prenant pas garde à soi, sent, bien avant que d'en sortir, que l'amour, se servant des regards, des maintiens, des paroles d'une imbécile et faible créature, comme d'autant de flèches, aura féru et blessé son chétif cœur, en sorte que le voilà tout triste, morne et étonné. Pourquoi, je vous prie, est-il triste ? C'est sans doute parce qu'il est blessé. Et qui l'a blessé ? L'amour. Mais puisque l'amour est enfant de la complaisance, comme peut-il blesser et donner de la douleur ? Quelquefois l'objet bien-aimé est absent ; et lors, mon cher Théotime, l'amour blesse le cœur par le désir qu'il excite, lequel, ne pouvant être satisfait, tourmente gratuitement l'esprit.

Si une abeille avait piqué un enfant, certes vous auriez beau lui dire : 'Ah ! mon enfant, l'abeille qui t'a piqué, c'est celle-là même qui fait le miel que tu trouves si bon.' Car il est vrai, dirait-il, son miel est bien doux à mon goût, mais sa piqûre est bien douloureuse ; et tandis que son aiguillon est dedans ma joue, je ne puis m'accoiser, et ne voyez-vous pas que ma face en est toute enflée ? Théotime, certes l'amour est une complaisance, et par conséquent il est fort agréable, pourvu qu'il ne laisse point dedans nos cœurs l'aiguillon du désir ; mais quand il le laisse, il laisse avec icelui une grande douleur. Il est vrai que cette douleur provient de l'amour, et partant c'est une amiable (1) et aimable douleur. Oyez les élans douloureux, mais amoureux d'un amour royal : 'Mon âme a soif de son Dieu fort et vivant. Eh ! Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de mon Dieu ? Mes larmes m'ont

¹ Saint Denys l'Aréopagite

servi de pain nuit et jour, tandis qu'on me dit : Où est ton Dieu²? Ainsi la sacrée Shulamite toute détremée en ses douleurs amoureuses, parlant aux filles de Jérusalem : 'Hélas ! dit-elle, je vous conjure, si vous rencontrez mon ami, annoncez-lui ma peine, parce que je languis toute blessée de son amour.'³ L'espérance différée afflige l'âme.⁴

Or, les douloureuses blessures de l'amour sont de plusieurs sortes : 1° Les premiers traits que nous recevons de l'amour s'appellent blessures, parce que le cœur, qui semblait sain, entier et tout à soi-même, tandis qu'il n'aimait pas, commence, lorsqu'il est atteint d'amour, à se séparer et diviser de soi-même pour se donner à l'objet aimé. Or cette division ne se peut faire sans douleur, puisque la douleur n'est autre chose que la division des choses vivantes qui se tiennent l'une à l'autre. 2° Le désir pique et blesse incessamment le cœur dans lequel il est, comme nous avons dit. 3° Mais, Théotime, parlant de l'amour sacré, il y a, en la pratique de celui-ci une sorte de blessure que Dieu lui-même fait quelquefois en l'âme qu'il veut grandement perfectionner. Car il lui donne des sentiments admirables et des attraits nonpareils pour sa souveraine bonté, comme le pressant et sollicitant de l'aimer, et lors elle s'élançe de force comme pour voler plus haut vers son divin objet ; mais demeurant courte, parce qu'elle ne peut pas tant aimer comme elle désire, ô Dieu ! elle sent une douleur qui n'a point d'égale. A même temps qu'elle est attirée puissamment à voler vers son cher bien-aimé, elle est aussi retenue puissamment et ne peut voler, comme attachée aux basses misères de cette vie mortelle et de sa propre impuissance ; elle désire des ailes de colombe pour voler en son repos⁵, et elle n'en trouve point. La voilà donc rudement tourmentée entre la violence de ses élans et celle de son impuissance. 'O misérable que je suis ! disait l'un de ceux qui ont expérimenté ce travail, qui me délivrera du corps de cette mortalité ?'⁶ Alors, si vous y prenez garde, Théotime, ce n'est pas le désir d'une chose absente qui blesse le cœur, car l'âme sent que son Dieu est présent, il l'a déjà menée dans son cellier é vin, il a arboré sur son cœur l'étendard de son amour⁷; mais quoique déjà il la voie toute sienne, il la presse, et décoche de temps en temps mille et mille traits de son amour, lui montrant par des nouveaux moyens combien il est plus aimable qu'il n'est aimé : et elle qui n'a pas tant de force pour l'aimer, que d'amour pour s'efforcer, voyant ses efforts si impuissants, en comparaison du désir qu'elle a pour aimer dignement celui que nulle force ne peut assez aimer ; hélas ! elle se sent outrée d'un tourment incomparable : car autant d'élans qu'elle fait pour voler plus haut en son désirable amour, autant reçoit-elle de secousses de douleur.

Ce cœur amoureux de son Dieu désirant infiniment d'aimer, voit bien que néanmoins il ne peut ni assez aimer ni assez désirer. Or ce désir qui ne peut réussir, est comme un dard dans le flanc d'un esprit généreux ; mais la douleur qu'on en reçoit ne laisse pas que d'être aimable, d'autant que quiconque désire bien d'aimer aime aussi bien à désirer, et s'estimerait le plus misérable de l'univers s'il ne désirait continuellement d'aimer ce qui est si souverainement aimable. Désirant d'aimer, il reçoit de la douleur ; mais aimant à désirer, il reçoit de la douceur.

² Ps., LXI, 4

³ Cant. cant., V, 8

⁴ Prov., XIII, 12

⁵ Ps., LIV, 7

⁶ Rom., iv, 24

⁷ Cant. cant., II, 4.

Vrai Dieu ! Théotime, que vais-je dire ? Les bienheureux qui sont en paradis voyant que Dieu est encore plus aimable qu'ils ne l'aiment, pâmeraient et périraient éternellement du désir de l'aimer davantage, si la très sainte volonté de Dieu n'imposait à la leur le repos admirable dont elle jouit ; car ils aiment si souverainement cette souveraine volonté, que son vouloir arrête le leur et le contentement divin les contente, acquiesçant d'être bornés en leur amour par la volonté même de laquelle la bonté est l'objet de leur amour. Que si cela n'était, leur amour serait également délicieux et douloureux ; délicieux pour la possession d'un si grand bien, douloureux pour l'extrême désir d'un plus grand amour. Dieu donc tirant continuellement, s'il faut ainsi dire, des flèches du carquois de son infinie beauté, blesse l'âme de ses amants, leur faisant clairement voir qu'ils ne l'aiment pas à beaucoup près de ce qu'il est aimable. Celui des mortels qui ne désire pas d'aimer davantage la divine bonté, il ne l'aime pas assez : la suffisance en ce divin exercice ne suffit pas à celui qui veut s'y arrêter comme si elle lui suffisait. »



Deuxième jour

« De quelques autres moyens par lesquels le saint amour blesse les cœurs

Rien ne blesse tant un cœur amoureux que de voir un autre cœur blessé d'amour pour lui. Le pélican fait son nid en terre, dont les serpents viennent souvent piquer ses petits. Or quand cela arrive, le pélican, comme un excellent médecin naturel, de la pointe de son bec blesse de toutes parts ses pauvres poussins, pour, avec le sang, faire sortir le venin que la morsure des serpents a répandu par tous les endroits de leur corps ; et pour faire sortir tout le venin, il laisse sortir tout le sang, et par conséquent il laisse ainsi mourir cette petite troupe pélicane. Mais les voyant morts, il se blesse soi-même et répand son sang sur eux, il les vivifie d'une nouvelle et plus pure vie ; son amour les a blessés, et soudain par ce même amour il se blesse soi-même. Jamais nous ne blessons un cœur de la blessure d'amour, que nous n'en soyons soudain blessés nous-mêmes. Quand l'âme voit son Dieu blessé d'amour pour elle, elle en reçoit soudain une réciproque blessure. 'Tu as blessé mon cœur', dit le

céleste amant à sa Shulamite et la Shulamite s'écrie : 'Dites à mon bien-aimé que je suis blessée d'amour.' Les abeilles ne blessent jamais qu'elles ne demeurent blessées à mort. Voyant aussi le Sauveur de nos âmes blessé d'amour pour nous jusques à la mort et la mort de la croix, comme pourrions-nous n'être pas blessés pour lui ? Mais je dis blessés d'une plaie d'autant plus douloureusement amoureuse, que la sienne a été amoureusement douloureuse, et que jamais nous ne le pouvons tant aimer que son amour et sa mort le requièrent.

C'est encore une autre blessure d'amour, quand l'âme sent bien qu'elle aime son Dieu, et que néanmoins Dieu la traite comme s'il ne savait pas d'être aimé, ou comme s'il était en défiance de son amour. Car alors, mon cher Théotime, l'âme reçoit des extrêmes angoisses, lui étant insupportable de voir et sentir le seul semblant que Dieu fait de se défier d'elle.

Le pauvre saint Pierre avait et sentait son cœur tout rempli d'amour pour son Maître, et notre Seigneur dissimulant de le savoir : 'Pierre, dit-il, m'aimes-tu plus que celui-ci ? Eh ! Seigneur, répondit cet apôtre, vous savez que je vous aime. Mais, Pierre, m'aimes-tu, réplique le Sauveur ? Mon cher Maître, dit l'apôtre, je vous aime certes, vous le savez.' Et ce doux Maître, pour l'éprouver, et se défiant d'être aimé : 'Pierre, dit-il, m'aimes-tu ? Ah ! Seigneur, vous blessez ce pauvre cœur, qui, grandement affligé, s'écrie amoureusement, mais douloureusement : Mon Maître, vous savez toutes choses, vous savez certes bien que je vous aime.'⁸

Un jour on faisait des exorcismes sur une personne possédée ; et le malin esprit étant pressé de dire quel était son nom : 'Je suis, répondit-il, ce malheureux privé d'amour' et soudain sainte Catherine de Gênes, qui était là présente, se sentit troubler et renverser toutes les entrailles, d'autant qu'elle avait seulement ouï prononcer le mot de privation d'amour. Car, comme les démons haïssent si fort l'amour divin, qu'ils tremblent lorsqu'ils en voient le signe ou qu'ils en entendent le nom, c'est-à-dire, quand ils voient la croix et qu'ils entendent prononcer le nom de Jésus ; ainsi ceux qui aiment fortement notre Seigneur, trémoussent de douleur et d'horreur quand ils voient quelque signe ou qu'ils entendent quelque parole qui représente la privation de ce saint amour.

Saint Pierre était bien assuré que notre Seigneur sachant tout, ne pouvait pas ignorer combien il était aimé de lui ; mais parce que la répétition de cette demande : 'M'aimes-tu ?' a l'apparence de quelque défiance, saint Pierre s'en attriste grandement. Hélas ! cette pauvre âme qui sent bien qu'elle est résolue de mourir plutôt que d'offenser son Dieu, mais ne sent pas néanmoins un seul brin de ferveur, mais au contraire une froideur extrême qui la tient tout engourdie et si faible qu'elle tombe à tous coups en des imperfections fort sensibles ; cette âme, dis-je, Théotime, elle est toute blessée ; car son amour est grandement douloureux de voir que Dieu fait semblant de ne voir pas combien elle l'aime, la laissant comme une créature qui ne lui appartient pas, et lui est avis qu'au milieu de ses défauts, ses distractions et froideurs, notre Seigneur décoche contre elle ce reproche : 'Comme peux-tu dire que tu m'aimes, puisque ton âme n'est pas avec moi ?' Ce qui lui est un dard de douleur au travers de son cœur, mais un dard de douleur qui procède d'amour, car si elle n'aimait pas, elle ne serait pas affligée de l'appréhension qu'elle a de ne pas aimer.

Quelquefois cette blessure d'amour se fait par le seul souvenir que nous avons d'avoir été jadis sans aimer Dieu. 'Oh ! que tard je vous ai aimée, beauté antique et nouvelle', disait ce

8

(1) Jean XXI, 15 et suivants

saint qui avait été trente ans hérétique. La vie passée est en horreur à la vie présente de celui qui a passé sa vie précédente sans aimer la souveraine bonté.

L'amour même nous blesse quelquefois par la seule considération de la multitude de ceux qui méprisent l'amour de Dieu ; si que nous pâmons de détresse pour ce sujet, comme faisait celui qui disait : 'Mon zèle, ô Seigneur, m'a fait sécher de douleur, parce que mes ennemis n'ont pas gardé ta loi.' Et le grand saint François, pensant ne point être entendu, pleurait un jour, sanglotait et se lamentait si fort, qu'un bon personnage l'oyant, accourut comme au secours de quelqu'un qu'on voulût égorger ; et le voyant tout seul, il lui demanda : 'Pourquoi cries-tu ainsi, pauvre homme ? Hélas! dit-il, je pleure de quoi notre Seigneur a tant enduré pour l'amour de nous, et personne n'y pense.' Et ces paroles dites, il recommença ses larmes ; et ce bon personnage se mit aussi à gémir et pleurer avec lui.

Mais quoiqu'il en soit, ceci est admirable dans les blessures reçues par le divin amour que la douleur en est agréable, et tous ceux qui la sentent y consentent, et ne voudraient pas changer cette douleur à toute la douceur de l'univers. Il n'y a point de douleur au milieu de l'amour ; ou s'il y a de la douleur, c'est une bien-aimée douleur. Un séraphin tenant un jour une flèche toute d'or de la pointe de laquelle sortait une petite flamme, il la darda dans le cœur de la bienheureuse mère Térèse, et la voulant retirer, il semblait à cette vierge qu'on lui arrachait les entrailles ; la douleur étant si grande qu'elle n'avait plus de forces que pour jeter des faibles et petits gémisséments, mais douleur pourtant si aimable, qu'elle eût voulu n'en être jamais délivrée. Telle fut la flèche d'amour que Dieu décocha dans le cœur de la grande sainte Catherine de Gênes, au commencement de sa conversion, dont elle demeura toute changée et comme morte au monde et aux choses créées, pour ne vivre plus qu'au Créateur. Le bien-aimé est un bouquet de myrrhe amère, et ce bouquet amer est réciproquement le bien-aimé qui demeure chèrement colloqué sur le sein de la bien-aimée, c'est-à-dire, le plus aimé de tous les bien-aimés. »

Troisième jour

De la langueur amoureuse du cœur blessé de dilection

C'est chose assez connue que l'amour humain a la force non seulement de blesser le cœur, mais de rendre malade le corps jusqu'à la mort, d'autant qu'en l'homme la passion et tempérament du corps a beaucoup de pouvoir d'incliner l'âme et la tirer après soi, aussi les affections de l'âme ont une grande force pour remuer les humeurs et changer les qualités du corps. Mais, outre cela, l'amour quand il est véhément, porte si impétueusement l'âme en la chose aimée, et l'occupe si fortement, qu'elle manque à toutes ses autres opérations, tant sensibles qu'intellectuelles, si que pour nourrir cet amour et le seconder, il semble que l'âme abandonne tout autre soin, tout autre exercice, et soi-même encore. Dont Platon a dit que l'amour était pauvre, déchiré, nu, sans chaussure, chétif, sans maison, couchant dehors sur la dure ès portes, toujours indigent. Il est pauvre, parce qu'il fait quitter tout pour la chose aimée ; il est sans maison, parce qu'il fait sortir l'âme de son domicile pour suivre toujours celui qui est aimé ; il est chétif, pâle, maigre et défait, parce qu'il fait perdre le sommeil, le boire et le manger ; il est nu et déchaux, parce qu'il fait quitter toutes autres affections pour prendre celle de la chose aimée ; il couche dehors sur la dure, parce qu'il fait demeurer à découvert le cœur qui aime, lui faisant manifester ses passions par des soupirs,

plaintes, louanges, soupçons, jalousies ; il est tout étendu comme un gueux aux portes, parce qu'il fait que l'amant est perpétuellement attentif aux yeux et à la bouche de la personne qu'il aime, et toujours attaché à ses oreilles pour lui parler et mendier des faveurs, desquelles il n'est jamais rassasié : or, les yeux, les oreilles et la bouche sont les portes de l'âme. Et enfin c'est sa vie que d'être toujours indigent ; car si une fois il est rassasié, il n'est plus ardent, et par conséquent il n'est plus amour.

Certes, je sais bien, Théotime, que Platon parlait ainsi de l'amour abject, vil et chétif des mondains ; mais néanmoins ces propriétés ne laissent pas de se trouver en l'amour céleste et divin. Car voyez un peu ces premiers maîtres de la doctrine chrétienne, c'est-à-dire, ces premiers docteurs du saint amour évangélique, et oyez ce que disait l'un d'entre eux qui avait le plus de travail : Jusques à maintenant, dit-il, nous avons faim et soif, et sommes nus, et sommes souffletés, nous sommes vagabonds, et nous sommes rendus comme les balayures de ce monde, et comme la raclure ou pelure de tous. Comme s'il disait : Nous sommes tellement abjects, que si le monde est un palais, nous en sommes estimés les balayures ; si le monde est une pomme, nous en sommes la raclure. Qui les avait réduits, je vous prie, à cet état, sinon l'amour ? Ce fut l'amour qui jeta saint François nu devant son évêque, et le fit mourir nu sur la terre ; ce fut l'amour qui le fit mendiant toute sa vie ; ce fut l'amour qui envoya le grand saint François Xavier, pauvre, indigent, déchiré, çà et là parmi les Indes et entre les Japonais ; ce fut l'amour qui réduisit le grand cardinal saint Charles, archevêque de Milan, à cette extrême pauvreté parmi toutes les richesses que sa naissance et sa dignité lui donnaient ; que comme dit cet éloquent orateur d'Italie, monseigneur Panigarole, il était comme un chien en la maison.

Écoutons de grâce la sainte Sulamite, comme elle s'écrie presque en cette sorte : 'Quoiqu'à raison de mille consolations que mon amour me donne, je sois plus belle que les riches tentes de mon Salomon, je veux dire plus belle que le ciel, qui n'est qu'un pavillon inanimé de sa majesté royale, puisque je suis son pavillon animé, si suis-je néanmoins toute noire (1), déchirée, poudreuse et toute gâtée de tant de blessures et de coups que ce même amour me donna. Eh ! Ne prenez pas garde à mon teint ; car je suis réellement brune, d'autant que mon bien-aimé, qui est mon soleil, a dardé les rayons de son amour sur moi : rayons qui éclairent par leur lumière, mais qui, par leur ardeur, m'ont rendue hâlée et noirâtre, et me touchant de leur splendeur ils m'ont ôté ma couleur. La passion amoureuse me fait trop heureuse de me donner un tel époux comme est mon roi ; mais cette même passion qui me tient lieu de mère, puisqu'elle seule m'a mariée, et non mes mérites, elle a des autres enfants qui me donnent des assauts et des travaux nonpareils, me réduisant à telle langueur, que comme d'un côté je ressemble à une reine qui est au côté de son roi, aussi de l'autre je suis comme une vigneronne qui dans une chétive cabane garde une Vigne, et une vigne encore qui n'est pas sienne.'

Certes, Théotime, quand les blessures et plaies de l'amour sont fréquentes et fortes, elles nous mettent en langueur et nous donnent la plus aimable maladie d'amour. Qui pourrait jamais décrire les langueurs amoureuses des saintes Catherine de Sienne et de Gênes, ou de sainte Angèle de Foligno, ou de sainte Christine, ou de la bienheureuse mère Tèreise, ou de saint Bernard, ou de saint François ? Et quant à ce dernier, sa vie ne fut autre chose que larmes, soupirs, plaintes, langueurs, défaillances, pâmoisons amoureuses. Mais rien n'est si admirable en tout cela, que cette admirable communication que le doux Jésus lui fit de ses amoureuses et précieuses douleurs, par l'impression de ses plaies et stigmates. Théotime, j'ai souvent considéré cette merveille, et en ai fait cette pensée. Ce grand serviteur de Dieu,

homme tout séraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié effigiée en un séraphin lumineux qui lui apparut sur le mont Alverne, il s'attendrit plus qu'on ne saurait imaginer, saisi d'une consolation et d'une compassion souveraine ; car regardant ce beau miroir d'amour que les anges ne se peuvent jamais assouvir de regarder, hélas ! il pâma de douceur et de contentement. Mais voyant aussi d'autre part la vive représentation des plaies et blessures de son Sauveur crucifié, il sentit en son âme ce glaive impitoyable qui transperça la sacrée poitrine de la Vierge mère au jour de la Passion⁹ avec autant de douleur intérieure que s'il eût été crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu ! Théotime, si l'image d'Abraham élevant le coup de la mort sur son cher fils unique pour le sacrifier, image faite par un peintre mortel, eut bien le pouvoir toutefois d'attendrir et faire pleurer le grand saint Grégoire, évêque de Nysse, toutes les fois qu'il la regardait ; eh ! combien fut extrême l'attendrissement du grand saint François quand il vit l'image de notre Seigneur se sacrifiant soi-même sur la croix ! Image que non une main mortelle mais la main maîtresse d'un séraphin céleste avait tirée et effigiée sur son propre original, représentant si vivement et au naturel le divin Roi des anges, meurtri, blessé, percé, froissé, crucifié !

Cette âme donc ainsi amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva par ce moyen extrêmement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain amant. Car la mémoire était toute détremée en la souvenance de ce divin amour, l'imagination appliquée fortement à se représenter les blessures et meurtrissures que les yeux regardaient alors si parfaitement bien exprimées en l'image présente ; l'entendement recevait les images infiniment vives que l'imagination lui fournissait, et enfin l'amour employait toutes les forces de la volonté pour se complaire et conformer à la passion du Bien-aimé, dont l'âme sans doute se trouvait toute transformée en un second crucifix. Or, l'âme comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur icelui, imprima les douleurs des plaies dont elle était blessée, ès endroits correspondants à ceux dans lesquels son amant les avait endurées. L'amour est admirable pour aiguïser l'imagination, afin qu'elle pénètre jusqu'à l'extérieur. L'amour donc fit passer les tourments intérieurs de ce grand amant saint François jusqu'à l'extérieur et blessa le corps du même dard de douleur duquel il avait blessé le cœur. Mais de faire les ouvertures en la chair par dehors, l'amour qui était dedans ne le pouvait pas bonnement faire : c'est pourquoi l'ardent séraphin, venant au secours, darda des rayons d'une clarté si pénétrante, qu'elle fit réellement en la chair les plaies extérieures du crucifix que l'amour avait imprimées intérieurement en l'âme. Ainsi le séraphin voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant qu'il sentait ses lèvres souillées, vint au nom de Dieu lui toucher et épurer les lèvres avec un charbon pris sur l'autel, secondant en cette sorte le désir d'icelui. La myrrhe produit sa gomme et première liqueur comme par manière de sueur et de transpiration ; mais afin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut aider par l'incision. De même l'amour divin de saint François parut en toute sa vie comme par manière de sueur, car il ne respirait en toutes ses actions que cette sacrée dilection ; mais pour en faire paraître tout à fait l'incomparable abondance, le céleste séraphin le vint inciser et blesser. Et afin que l'on sut que ses plaies étaient plaies de l'amour du ciel, elles furent faites non avec le fer, mais avec des rayons de lumière. O vrai Dieu ! Théotime, que de douleurs amoureuses, et que d'amours douloureuses ! Car non seulement alors, mais tout le reste de sa vie ce pauvre saint alla toujours tramant et languissant comme bien malade d'amour.

⁹ Luc., XIII, 35.

Le bienheureux Philippe Néri, âgé de quatre-vingts ans, eut une telle inflammation de cœur pour le divin amour, que la chaleur se faisant faire place aux côtes, les élargit bien fort, et en rompit la quatrième et la cinquième, afin qu'il pût recevoir plus d'air pour le rafraîchir. Le bienheureux Stanislas Kostka, jeune garçon de quatorze ans, était si fort assailli de l'amour de son Sauveur, que maintes fois il tombait en défaillance, tout pâmé, et était contraint d'appliquer sur sa poitrine des linges trempés en l'eau froide pour modérer la violence de l'ardeur qu'il sentait.



Et en somme, comme pensez-vous, Théotime, qu'une âme qui a une fois un peu à souhait tâté les consolations divines, puisse vivre en ce monde, mêlé de tant de misères, sans douleur et langueur presque perpétuelle ? On a maintes fois oui ce grand homme de Dieu, François Xavier, lançant sa voix au ciel, lorsqu'il croyait être bien solitaire, en cette sorte : 'Eh ! mon Seigneur, non, de grâce, ne m'accablez pas d'une si grande affluence de consolations ; ou si par votre infinie bonté il vous plait me faire ainsi abonder en délices, tirez-moi donc en paradis car qui a une fois bien goûté en l'intérieur votre douceur, il lui est force de vivre en amertume tandis qu'il ne jouit pas de vous.' Quand donc Dieu a donné un peu largement de ses divines douceurs à une âme, et qu'il les lui ôte, il la blesse par cette privation, et elle par après demeure languissante, soupirant avec David : 'Hélas ! Quand viendra le jour que la douceur d'un retour m'ôtera cette souffrance ?'¹⁰ Et avec le grand Apôtre : 'O moi misérable homme ! Qui me délivrera du corps de cette mortalité ?'¹¹

Quatrième jour

Concept essentiel de la théologie mystique : la syndérèse est ce lieu le plus profond de l'âme, le plus lucide, qui demeure marqué par le péché originel dont elle a une conscience aiguë. Mais ce n'est pas l'expérience de ces explorateurs de l'âme que sont les mystiques : ils

¹⁰ Ps., XLI, 3.

¹¹ Rom., VII, 24.

y découvrent, au contraire, un point de contact divin qui permet la naissance de Dieu dans l'âme et son envahissement dans toutes les facultés. Enfin un regard optimiste sur l'homme que nous partageons avec les Orthodoxes pour qui « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu », expression reprise par saint Irénée de Lyon.

Maître Eckhart y voit : « Ce petit château fort de l'âme, j'ai dit que c'était une étincelle mais maintenant je dis ceci : il est libre de tout nom, dépourvu de toute forme, absolument dégagé et libre, comme Dieu est dégagé et libre en lui-même. Il est aussi absolument un et simple que Dieu est un et simple. » Mais c'est aussi, chez lui, le fond du fond de l'âme, lieu de communication avec Dieu quand on s'est dépouillé de tout.

François de Sales, quant à lui, ne reprend aucune formulation traditionnelle et ne mentionne pas la « syndérèse » dans ses traités théologiques. Il mentionne cependant les expressions la « pointe de l'esprit », le « fond de l'âme », le « fond du cœur » ou encore la « haute région de l'esprit ». Pour François de Sales ce lieu de l'âme ne dépend pas seulement de l'intelligence ou de la raison à proprement parler, mais aussi de la volonté, ce qui constitue un retour vis-à-vis des conceptions scolastiques qui contribuaient à faire de la syndérèse une faculté de l'intelligence et de la raison.

J'ai bien conscience en écrivant ce cinquième mois de retraite, que mes choix de textes du 'Traité de l'Amour de Dieu' ont pour objectif premier d'éveiller le plus grand amour possible et aussi de donner le goût de lire tout le traité. Je ne suis pas le plan pédagogique des auteurs mystiques comme dans le 'Chemin de la Perfection' de Thérèse d'Avila. Il est bien évident que pour aimer Dieu à en mourir il faudra pratiquer la méditation et franchir les différentes étapes de l'oraison qui conduisent à l'union à Dieu. Mais je voudrais montrer ce qui est original chez François de Sales, à commencer par l'expression qui est à la portée de tous. Je veux aussi montrer son optimisme qui croit que tout homme est naturellement porté à aimer Dieu. Le plus grand criminel, le plus grand blasphémateur, le plus endurci dans l'athéisme possède Dieu dans le fond de son âme. Et quand Jésus paraîtra devant lui, nous pouvons croire que cette étincelle divine qu'il possède en lui pourra le faire flamber comme une torche et qu'il se mettra à aimer Celui qui est 'le chemin, la vérité et la vie' et qui est mort d'amour pour lui. Alors, la multitude de ses crimes et offenses ne sera plus qu'une goutte d'eau dans un brasier ardent, pour reprendre l'expression et la pensée de la Petite Thérèse.

L'amour pour Dieu est totalement gratuit et pur de tout intéressement.

Mais au cours de notre vie, l'amour peut se refroidir, prendre un coup de froid, il est bon d'en faire le constat pour développer la capacité de revenir à Lui.

Cinquième jour

« Nous sommes comme le corail qui, dans l'océan, lieu de son origine, est un arbrisseau pâle vert, faible, fléchissant et pliable ; mais étant tiré hors du fond de la mer comme du sein de sa mère, il devient presque pierre, se rendant ferme et impliable, à mesure qu'il change son vert blafard en un vermeil fort vif ; car ainsi étant encore au milieu de la mer de ce monde, lieu de notre naissance, nous sommes sujets à des vicissitudes extrêmes, et pliables à toutes

les mains : à la droite de l'amour céleste par l'inspiration, à la gauche de l'amour terrestre par la tentation. Mais si une fois tirés hors de cette mortalité, nous avons changé le pôle vert de nos craintives espérances au vif vermeil de l'assurée jouissance, jamais plus nous ne serons changeants, mais demeurerons à toujours arrêtés en l'amour éternel.

Il est impossible de voir la Divinité et ne l'aimer pas. Mais ici-bas, où, sans la voir, nous l'entrevoions seulement ais travers des ombres de la foi, comme en un miroir¹², notre connaissance n'est pas si grande, qu'elle ne laisse encore l'entrée à la surprise des autres objets et biens apparents, lesquels, entre les obscurités qui se mêlent en la certitude et vérité de la foi, se glissent insensiblement comme petits renardeaux, et démolissent notre vigne fleurie.¹³ En somme, Théotime, quand nous avons la charité, notre franc arbitre est paré de la robe nuptiale, de laquelle comme il peut toujours demeurer vêtu, s'il veut, en bien faisant, aussi s'en peut-il dépouiller, s'il lui plaît, en péchant.

Du refroidissement de l'âme en l'amour sacré

L'âme est maintes fois contristée et affligée dans le corps, jusque même à quitter plusieurs de ses membres, qui demeurent privés de mouvement et sentiment, encore qu'elle n'abandonne pas le cœur, où elle est toujours entière jusques à l'extrémité de la vie. Ainsi, la charité est quelquefois tellement engourdie et abattue dans le cœur, qu'elle ne paraît presque plus en aucun exercice, et néanmoins elle ne laisse pas d'être entière en la suprême région de l'âme, et c'est lorsque, sous la multitude des péchés véniels, comme sous des cendres, le feu du saint amour demeure couvert et sa lueur étouffée, quoique non pas amorti ni éteint ; car tout ainsi que la présence du diamant empêche l'exercice et l'action de la propriété que l'aimant a d'attirer le fer, sans toutefois lui ôter la propriété, laquelle opère soudain que cet empêchement est éloigné ; de même la présence du péché véniel n'ôte pas visiblement à la charité sa force et puissance d'opérer, mais elle l'engourdit en certaine façon, et la prive de l'usage de son activité, si qu'elle demeure sans action, stérile et inféconde.

Certes, le péché véniel, ni même l'affection au péché véniel, n'est pas contraire à l'essentielle résolution de la charité qui est de préférer Dieu à toutes choses, d'autant que par ce péché nous aimons quelque chose hors de la raison, mais non pas contre la raison ; nous déférons un peu trop, et plus qu'il n'est convenable à la créature, mais non pas en la préférant au Créateur ; nous nous amusons plus qu'il ne faut aux choses terrestres, mais nous ne quittons pas pour cela les célestes. En somme, cette sorte de péché nous retarde au chemin de la charité, mais il ne nous en retire pas ; et partant le péché véniel n'étant pas contraire à la charité, il ne la détruit jamais, ni en tout ni en partie.

Dieu fit savoir à l'évêque d'Éphèse qu'il avait délaissé sa première charité.¹⁴ Où il ne dit pas qu'il était sans charité, mais seulement qu'elle n'était plus telle qu'au commencement, c'est-à-dire, qu'elle n'était plus prompte, fervente, fleurissante et fructueuse ; ainsi que nous avons accoutumé de dire d'un homme qui, de brave, joyeux et gaillard, est devenu chagrin, paresseux et maussade : ce n'est plus celui d'autrefois, car nous ne voulons pas entendre

¹² I Cor., XIII, 12.

¹³ Cant. cant., II, 15.

¹⁴ (1) Apoc., II, 4.

que ce ne soit pas le même selon la substance, mais seulement selon les actions et exercices. Et de même Notre-Seigneur a dit qu'ès derniers jours la charité de plusieurs se refroidira¹⁵, c'est-à-dire, elle ne sera pas si active et courageuse, à cause de la crainte et de l'ennui qui opprèssera les cœurs. Certes, la concupiscence ayant conçu, elle engendre le péché¹⁶; mais ce péché, quoique péché, n'engendre pas toujours la mort de l'âme, mais seulement lorsqu'il eut une malice entière, et qu'il est consommé et accompli, comme dit saint Jacques, qui en cela établit si clairement la différence entre le péché véniel et le péché mortel, que je ne sais comme il s'est trouvé des gens en notre siècle qui aient eu la hardiesse de le nier.¹⁷

Néanmoins, le péché véniel est péché, et par conséquent il déplaît à la charité, non comme chose qui lui soit contraire, mais comme chose contraire à ses opérations et à son progrès, voire même à son intention, laquelle étant que nous rapportions toutes nos opérations à Dieu, elle est violée par le péché véniel, qui porte les actions pour lesquelles nous le commettons, non pas visiblement contre Dieu, mais hors de Dieu et de sa volonté. Et comme nous disons d'un arbre qui a été rudement touché et réduit en friche par la tempête, que rien n'y est demeuré, parce qu'encore que l'arbre est entier, néanmoins il est resté sans fruit : de même, quand notre charité est battue des affections que l'on a aux péchés véniels, nous disons qu'elle est diminuée et défaille, non que l'habitude de l'amour ne soit entière en nos esprits, mais parce qu'elle est sans les œuvres qui sont ses fruits.

L'affection aux grands péchés rendait tellement la vérité prisonnière de l'injustice entre les philosophes païens, que, comme dit le grand Apôtre connaissant Dieu, ils ne le glorifiaient pas¹⁸, selon que cette connaissance requérait, si que cette affection n'exterminant pas la lumière naturelle, elle la rendait infructueuse. Aussi les affections au péché véniel n'abolissent pas la charité ; mais elles la tiennent comme une esclave, liée pieds et mains, empêchant sa liberté et son action. Cette affection nous attachant par trop à la jouissance des créatures, nous prive de la privauté spirituelle entre Dieu et nous, à laquelle la charité, comme vraie amitié, nous incite. Et par conséquent, elle nous fait perdre les secours et assistances intérieurs, qui sont comme les esprits vitaux et animaux de l'âme, du défaut desquels provient une certaine paralysie spirituelle ; laquelle enfin, si on n'y remédie, nous conduit à la mort. Car en somme la charité étant une qualité active, ne peut être longtemps sans agir ou périr. Elle est, disent nos anciens, de l'humeur de Rachel : 'Donne-moi des enfants, disait celle-ci à son mari, autrement je mourrai.'¹⁹ Et la charité presse le cœur auquel elle est mariée, de la féconder en bonnes œuvres ; autrement elle périra. »

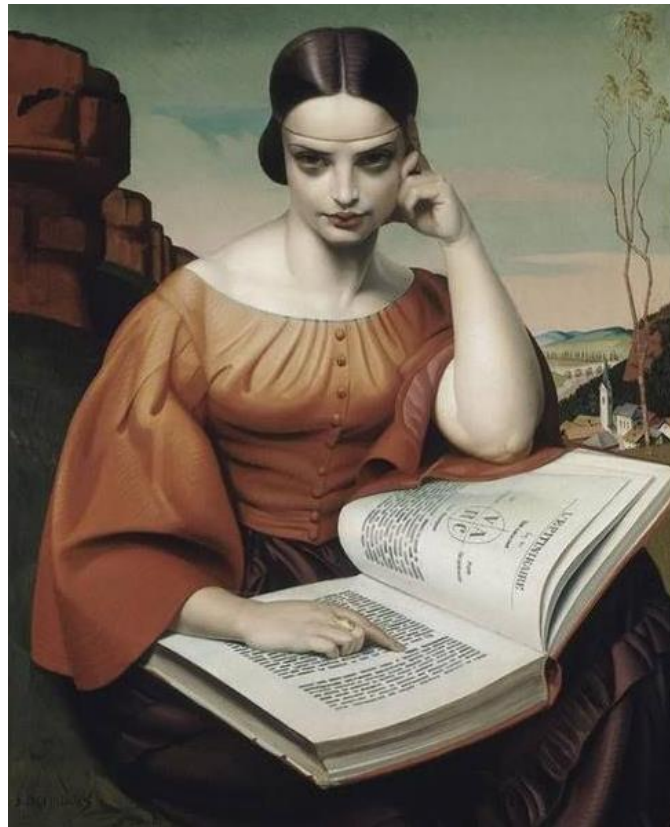
¹⁵ (2) Matth., XXIV, 12.

¹⁶ (3) Jac., I, 15.

¹⁷ Les protestants

¹⁸ Rom., X, 18-21

¹⁹ Gen., XXX, 1.



Sixième jour

« Nous ne sommes guère en cette vie mortelle sans beaucoup de tentations. Or, ces esprits vils, paresseux et adonnés aux plaisirs extérieurs, n'étant pas instruits aux combats, ni exercés aux armes spirituelles, ils ne gardent jamais guère la charité, mais se laissent ordinairement surprendre au péché mortel : ce qui arrive d'autant plus aisément, que par le péché véniel l'âme se dispose au mortel. Car, comme cet ancien ayant continué à porter tous les jours un même veau, le porta enfin encore qu'il fût devenu un gros bœuf, la coutume ayant petit à petit rendu insensible à ses forces l'accroissement d'un si lourd fardeau : ainsi celui qui s'affectionne à jouer des piécettes, jouerait enfin des écus, des pistoles, des chevaux, et, après ses chevaux, tout son bien. Qui lâche la bride aux menues colères, se trouve enfin furieux et insupportable ; qui s'adonne à mentir par raillerie, est grandement en danger de mentir avec calomnie.

Ce malheur de quitter Dieu pour la créature arrive ainsi. Nous n'aimons pas Dieu sans interruption ; d'autant qu'en cette vie mortelle la charité est en nous par manière de simple habitude, de laquelle, comme les philosophes ont remarqué, nous usons quand il nous plaît, et non jamais contre notre gré. Quand donc nous n'usons pas de la charité qui est en nous, c'est-à-dire, quand nous n'employons pas notre esprit aux exercices de l'amour sacré, mais que le tenant diverti à quelque autre occupation, ou que, paresseux en soi-même, il se tient inutile et négligent, alors, Théotime, il peut dire touché de quelque objet mauvais, et surpris de quelque tentation. Et bien que l'habitude de la charité en même temps soit au fond de notre âme et qu'elle fasse son office, nous inclinant à rejeter la suggestion mauvaise, si est-ce qu'elle ne nous presse pas, ni nous porte à l'action de la résistance qu'à mesure que nous

la secondons, comme les habitudes ont coutume de faire ; et partant nous laissant en notre liberté, il advient maintes fois que le mauvais objet ayant jeté bien avant ses attraits dans notre cœur, nous nous attachons à lui par une complaisance excessive, laquelle venant à croître, il nous est malaisé de nous en défaire ; et comme des épines, selon que dit notre Seigneur, elle suffoque enfin la semence de la grâce et dilection céleste.²⁰ Ainsi arriva-t-il à notre première mère Ève, de laquelle la perte commença par un certain amusement qu'elle prit à deviser avec le serpent ; recevant de la complaisance d'ouïr parler de son agrandissement en science, et de voir la beauté du fruit défendu ; si que la complaisance grossissant en l'amusement, et l'amusement se nourrissant dans la complaisance, elle s'y trouva enfin tellement engagée, que se laissant aller au consentement, elle commit le malheureux péché auquel par après elle attira son mari.²¹

Dieu ne veut pas empêcher que nous ne soyons attaqués de tentations, afin que résistant, notre charité soit plus exercée, et puisse par le combat emporter la victoire, et par la victoire obtenir le triomphe. Mais que nous ayons quelque sorte d'inclination à nous délecter en la tentation, cela vient de la condition de notre nature, qui aime tant le bien, que pour cela elle est sujette d'être attachée par tout ce qui a apparence de bien ; et ce que la tentation nous présente pour amorce, est toujours de cette sorte. Car, comme enseignent les saintes lettres, ou c'est un bien honorable, selon le monde, pour nous provoquer à l'orgueil de la vie mondaine, ou un bien délectable aux sens, pour nous porter à la convoitise charnelle, ou un bien utile à nous enrichir, pour nous inciter à la convoitise et avarice des yeux. Que si nous tenions notre foi, laquelle sait discerner entre les vrais biens qu'il faut pourchasser, et les faux qu'il faut rejeter, vivement attentive à son devoir, certes elle servirait de sentinelle assurée à la charité, et lui donnerait avis du mal qui s'approche du cœur sous prétexte du bien, et la charité le repousserait soudain. Mais parce que nous tenons ordinairement notre foi ou dormante, ou moins attentive qu'il ne serait requis pour la conservation de notre charité, nous sommes aussi souvent surpris de la tentation, laquelle séduisant nos sens, et nos sens incitant la partie inférieure de notre âme à la rébellion, il advient que maintes fois la partie supérieure de la raison cède à l'effort de cette révolte, et commettant le péché, elle perd la charité. »

²⁰ Luc., VIII, 7.

²¹ Gen., III.



Septième jour

« Que l'amour se perd en un moment

L'amour de Dieu qui nous porte jusqu'au mépris de nous-mêmes, nous rend citoyens de la Jérusalem céleste ; l'amour de nous-mêmes qui nous pousse jusqu'au mépris de Dieu, nous rend esclaves de la Babylone infernale. Or, nous allons, certes petit à petit, à ce mépris de Dieu ; mais nous n'y sommes pas plus tôt parvenus, que soudain, en un moment, la sainte charité, se sépare de nous, ou pour mieux dire, elle périt tout à fait. Oui, Théotime, car en ce mépris du Bien consiste le péché mortel, et un seul péché mortel bannit la charité de l'âme, d'autant qu'il rompt le lien et l'union avec Dieu, qui est l'obéissance et soumission à sa volonté. Et comme le cœur humain ne peut être vivant et divisé, aussi la charité, qui est le cœur de l'âme et l'âme du cœur, ne peut jamais être blessée qu'elle ne soit tuée ; ainsi

qu'on dit des perles, qui tombent de la rosée céleste, périssent si une seule goutte de l'eau marine entre dedans leur écaille. Notre esprit, certes, ne sort pas petit à petit de son corps, mais en un moment, lorsque l'indisposition du corps est si grande qu'il ne peut plus y faire des actions de vie ; de même, à l'instant que le cœur est tellement détraqué en ses passions, que la charité n'y peut plus régner, elle le quitte et abandonne ; car elle est si généreuse, qu'elle ne peut cesser de régner sans cesser d'être.

Les habitudes que nous acquérons par nos seules actions humaines, ne périssent pas par un seul acte contraire ; car nul ne dira qu'un homme soit intempérant pour un seul acte d'intempérance, ni qu'un peintre ne soit pas bon maître pour avoir une fois manqué à l'art ; mais comme toutes telles habitudes nous arrivent par la suite et impression de plusieurs actes, ainsi nous les perdons par une longue cessation de leurs actes, ou par multitude d'actes contraires. Mais la charité, Théotime, que le Saint-Esprit répand en un moment dans nos cœurs, lorsque les conditions requises à cette infusion se rencontrent en nous, certes aussi en un instant elle nous est ôtée sitôt que détournant notre volonté de l'obéissance que nous devons à Dieu, nous avons achevé de consentir à la rébellion et déloyauté à laquelle la tentation nous incite.

Il est vrai que la charité s'agrandit par accroissement de degré à degré, et de perfection en perfection, selon que par nos œuvres ou la réception des sacrements nous lui faisons place ; mais toutefois elle ne diminue pas par amoindrissement de sa perfection ; car jamais on n'en perd un seul bien qu'on ne la perde toute ; en quoi elle ressemble au chef-d'œuvre de Phidias, tant célébré par les anciens ; car on dit que ce grand sculpteur fit en Athènes une statue de Minerve toute d'ivoire, haute de vingt-six coudées ; et au bouclier d'icelle, auquel il avait relevé les batailles des Amazones et des géants, il grava avec tant d'art son visage de lui-même, qu'on ne pouvait ôter un seul brin de son image, dit Aristote, que toute la statue ne tombât dé faite ; si que cette besogne ayant été perfectionnée par assemblage de pièce à pièce, en un moment néanmoins elle périssait, si on eût ôté une seule petite partie de la semblance de l'ouvrier. Et de même, Théotime, encore que le Saint-Esprit, ayant mis la charité en une âme, lui donne sa croissance par addition de degré à degré, et de perfection à perfection d'amour, si est-ce toutefois que la résolution de préférer la volonté de Dieu à toutes choses étant le point essentiel de l'amour sacré, et auquel l'image de l'amour éternel, c'est-à-dire, du Saint-Esprit est représentée, on ne saurait en ôter une seule pièce, que soudain toute la charité ne périsse. »

Troisième semaine

LA SAINTE INDIFFERENCE

Premier jour

La sainte indifférence est un thème majeur de la pensée et de l'enseignement de François de Sales. Une sagesse mise en pratique qui synthétise une démarche de sanctification. Elle a bien sûr déjà été formulée dans le passé notamment dans l'école de Maître Eckhart mais d'une manière beaucoup plus abrupte et donc un peu effrayante pour les âmes craintives. S'abandonner totalement et tout abandonner, se détacher de tout dans tous les domaines de la vie dans une totale confiance à la Providence n'est pas une technique qui s'apparenterait au stoïcisme ou au non-agir bouddhiste, mais un mode de relation à Dieu qui est l'unique partenaire de notre vie.

Saint François illustre d'une histoire d'amour de la Bible, celle de Jacob et Rachel, que j'ai toujours considérée comme une métaphore de mes relations avec Dieu, ce Dieu de l'inattendu et qui nous exerce à la patience qui est un « pâtir » d'amour.

Jacob tombe amoureux de Rachel et veut l'épouser. Laban accepte à condition qu'il travaille pendant sept ans à son service. Au bout de sept ans, Laban exige qu'il épouse Léah et travaille encore sept ans pour épouser Rachel. Jalouse de la fécondité de sa sœur, Rachel fera épouser sa servante Bilha à Jacob.



« De l'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu, par l'indifférence

La résignation préfère la volonté de Dieu à toutes choses ; mais elle ne laisse pas d'aimer beaucoup d'autres choses outre la volonté de Dieu. Or, l'indifférence est au-dessus de la résignation, car elle n'aime rien, sinon pour l'amour de la volonté de Dieu. Certes le cœur le plus indifférent du monde peut être touché de quelque affection, tandis qu'il ne sait encore pas où est la volonté de Dieu. Eliezer étant arrivé à la fontaine de Haran, vit bien la vierge Rébecca, et la trouva sans doute excessivement belle et agréable¹; mais pourtant il demeura en indifférence jusqu'à ce que, par le signe que Dieu lui avait inspiré, il connût que la volonté divine l'avait préparée au fils de son maître ; car alors il lui donna les pendants d'oreilles et les bracelets d'or. Au contraire, si Jacob n'eût aimé en Rachel que l'alliance de Laban, à laquelle son père Isaac l'avait obligé, il eût autant aimé Lia que Rachel, puisque l'une et l'autre étaient également filles de Laban ; et par conséquent la volonté de son père eût été aussi bien accomplie en l'une comme en l'autre. Mais parce que, outre la volonté de son père, il voulait satisfaire à son goût particulier, amorcé de la beauté et gentillesse de Rachel, il se fâcha d'épouser Lia, et la prit à contrecœur par résignation.

Le cœur indifférent n'est pas comme cela : car sachant que la tribulation, quoiqu'elle soit laide comme une autre Léah, ne laisse pas d'être fille, et fille bien-aimée du bon plaisir divin, il l'aime autant que la consolation, laquelle néanmoins en elle-même est plus agréable ; mais il aime encore plus la tribulation parce qu'il ne voit rien d'aimable en elle que la marque de la volonté de Dieu. Si je ne veux que l'eau pure, que m'importe-t-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre, puisqu'aussi bien ne prendrai-je que l'eau ? Mais je l'aimerai mieux dans le verre parce qu'il n'a point d'autre couleur que celle de l'eau même, laquelle j'y vois aussi beaucoup mieux. Qu'importe-t-il que la volonté de Dieu me soit présentée en la tribulation ou en la consolation, puisqu'en l'une et en l'autre je ne veux ni ne cherche autre chose que la volonté divine, laquelle y paraît d'autant mieux qu'il n'y a point d'autre beauté en elle que celle de ce très saint bon plaisir éternel.

O Seigneur ! Qu'y a-t-il au ciel pour moi, ou que veux-je en terre, sinon vous ?²

Le cœur indifférent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir éternel : un cœur sans choix, également disposé à tout, sans aucun autre objet de sa volonté que la volonté de son Dieu, qui ne met point son amour dans les choses que Dieu veut, mais en la volonté de Dieu qui les veut. C'est pourquoi, quand la volonté de Dieu est en plusieurs choses, il choisit, à quelque prix que ce soit, celle où il y en a plus. Le bon plaisir de Dieu est au mariage et en la virginité : mais parce qu'il est plus en la virginité, le cœur indifférent choisit la virginité, quand elle lui devrait coûter la vie, comme elle fit à la chère fille spirituelle de saint Paul, sainte Thècle, à sainte Cécile, à sainte Agathe et mille autres. La volonté de Dieu est au service du pauvre et du riche, mais un peu plus en celui du pauvre ; le cœur indifférent choisira ce parti. La volonté de Dieu est en la modestie exercée entre les consolations, et en la patience pratiquée entre les tribulations ; l'indifférent préfère celle-ci, car il y a plus de la volonté de Dieu. En somme, le bon plaisir de Dieu est le souverain objet de l'âme indifférente ; partout où elle le voit, elle court à l'odeur de ses parfums (1), et cherche toujours l'endroit où il y en a plus, sans considération d'aucune autre chose. Il est conduit par la divine volonté comme par un lien très aimable ; et partout où elle va il la suit : il aimerait mieux l'enfer avec la volonté de Dieu, que le paradis sans la volonté de Dieu. »

¹ Gen, XXIV, 16.

² Psaumes, LXXII, 25

Deuxième jour

« Que la sainte indifférence s'étend à toutes choses

L'indifférence se doit pratiquer ès choses qui regardent la vie naturelle, comme la santé, la maladie, la beauté, la laideur, la faiblesse, la force ; ès choses de la vie civile, pour les honneurs, rangs, richesses ; ès variétés de la vie spirituelle, comme sécheresses, consolations, goûts, aridités ; ès actions, ès souffrances, et en somme en toutes sortes d'événements. Job, quant à la vie naturelle, fut ulcéré d'une plaie la plus horrible qu'on eût vue. Quant à la vie civile, il fut moqué, bafoué, vilipendé, et par ses plus proches ; en la vie spirituelle, il fut accablé de langueurs, oppressions, convulsions, angoisses, ténèbres et de toutes sortes d'intolérables douleurs intérieures, ainsi que ses plaintes et lamentations font foi. Le grand Apôtre (saint Paul) nous annonce une générale indifférence, pour nous montrer vrais serviteurs de Dieu, en fort grande patience dans les tribulations, dans les nécessités, dans les angoisses, dans les blessures, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes ; en chasteté, en science, en longanimité et suavité au Saint-Esprit, en charité non feinte, en parole de vérité, en la vertu de Dieu ; par les armes de justice, par la gloire et par l'abjection, par l'infamie et bonne renommée ; comme séducteurs, et néanmoins sincères, comme inconnus, et toutefois reconnus ; comme mourants, et toutefois vivants ; comme châtiés, et toutefois non tués ; comme tristes, et toutefois toujours joyeux ; comme pauvres, et toutefois enrichissant plusieurs ; comme n'ayant rien, et toutefois possédant toutes choses .³

Voyez, je vous prie, Théotime, comme la vie des apôtres était affligée : selon le corps, par les blessures ; selon le cœur, par les angoisses ; selon le monde, par l'infamie et les prisons ; et parmi tout cela, ô Dieu, quelle indifférence ! Leur tristesse est joyeuse, leur pauvreté est riche, leurs morts sont vitales et leurs déshonneurs honorables : c'est-à-dire, ils sont joyeux d'être tristes, contents d'être pauvres, revigorés de vivre entre les périls de la mort, et glorieux d'être avilis, parce que telle était la volonté de Dieu.

Et parce qu'elle était plus reconnue dans les souffrances que dans les actions des autres vertus, il met l'exercice de la patience le premier, disant : Paraissons en toutes choses comme serviteurs de Dieu, en beaucoup de patience, ès tribulations, ès nécessités, ès angoisses, et puis enfin, en chasteté, en prudence, en longanimité.⁴

Ainsi notre divin Sauveur fut affligé incomparablement en sa vie civile, condamné comme criminel de lèse-majesté divine et humaine, battu, fouetté, bafoué et tourmenté avec une ignominie extraordinaire ; en sa vie naturelle, mourant entre les plus cruels et sensibles tourments que l'on puisse imaginer ; en sa vie spirituelle, souffrant des tristesses, craintes, épouvantements, angoisses, délaissements et oppressions intérieures qui n'en eurent ni n'en auront jamais de pareilles. Car encore que la suprême portion de son âme fût

³ II Cor., VI, 4 et suiv.

⁴ II Cor., VI, 4, 5.

souverainement jouissante de la gloire éternelle, si est-ce que l'amour empêchait cette gloire de répandre ses délices ni dans les sentiments, ni en l'imagination, ni en la raison inférieure, laissant ainsi tout le cœur exposé à la merci de la tristesse et angoisse.

Ézéchiél vit le simulacre d'une main qui le saisit par une seule mèche de cheveux de sa tête, l'élevant entre le ciel et la terre.⁵ Notre Seigneur aussi élevé en la croix entre la terre et le ciel, n'était, ce semble, tenu de la main de son Père que par l'extrême pointe de l'esprit, et, par manière de dire, par un seul cheveu de sa tête, qui touché de la douce main du Père éternel, recevait une souveraine affluence de félicité, tout le reste demeurant abîmé dans la tristesse et ennui. C'est pourquoi il s'écrie : 'Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu délaissé ?' (Mt 27, 46)



On dit que le poisson qu'on appelle lanterne de mer, au plus fort des tempêtes tient sa langue hors des ondes, laquelle est si fort luisante, rayonnante et claire, qu'elle sert de phare et flambeau aux nochers. Ainsi au milieu de la mer des passions dont notre Seigneur fut accablé, toutes les facultés de son âme demeurèrent comme englouties et ensevelies dans la tourmente de tant de peines, hormis la pointe de l'esprit, qui, exempte de tout travail, était toute claire et resplendissante de gloire et félicité. Oh ! que bienheureux est l'amour qui règne dans la cime de l'esprit des fidèles, tandis qu'ils sont entre les vagues et les flots des tribulations intérieures ! »

Troisième jour

« De la pratique de l'indifférence amoureuse dans les choses du service de Dieu

On ne connaît presque point le bon plaisir divin que par les événements ; et tandis qu'il nous est inconnu, il nous faut attacher le plus fort qu'il nous est possible à la volonté de Dieu qui nous est manifestée ou signifiée. Mais soudain que le bon plaisir de sa divine majesté comparait, il faut aussitôt se ranger amoureusement à son obéissance.

⁵ Ezech., VIII, 3.

Ma mère ou moi-même sommes au lit, malades ; que sais-je si Dieu veut que la mort s'ensuive ? Certes, je n'en sais rien ; mais je sais bien pourtant qu'en attendant l'événement que son bon plaisir a ordonné, il veut, par sa volonté déclarée, que j'emploie les remèdes convenables à la guérison. Je le ferai donc fidèlement, sans rien oublier de ce que bonnement je pourrai contribuer à cette intention. Mais si c'est le bon plaisir divin que le mal, victorieux des remèdes, apporte enfin la mort, soudain que j'en serai certifié par l'événement, j'acquiescerai amoureusement en la pointe de mon esprit, nonobstant toute la répugnance des puissances inférieures de mon âme. Oui, Seigneur, je le veux bien, ce dirai-je, parce que tel a été votre bon plaisir⁶ ; il vous a ainsi plu, et il me plaît ainsi à moi qui suis très humble serviteur de votre volonté.

Mais si le bon plaisir divin m'était déclaré avant l'événement d'icelui, comme au grand saint Pierre la façon de sa mort, au grand saint Paul ses liens et prisons, à Jérémie la destruction de sa chère Jérusalem, à David la mort de son fils ; alors il faudrait unir à l'instant notre volonté à celle de Dieu, à l'exemple du grand Abraham, et comme lui, s'il nous était commandé, entreprendre l'exécution du décret éternel en la mort même de nos enfants. Admirable union de la volonté de ce patriarche avec celle de Dieu qui, croyant que ce fût le bon plaisir divin qu'il sacrifiât son enfant, le voulut et entreprit si fortement ! Admirable celle de la volonté de l'enfant qui se soumit si doucement au glaive paternel, pour faire vivre le bon plaisir de son Dieu au prix de sa propre mort.

Oui, Théotime, car Dieu bien souvent, pour nous exercer en cette sainte indifférence, nous inspire des desseins fort relevés, desquels pourtant il ne veut pas le succès ; et lors, comme il nous faut hardiment, courageusement et constamment commencer et suivre l'ouvrage tandis qu'il se peut, aussi faut-il acquiescer doucement et tranquillement à l'événement de l'entreprise, tel qu'il plaît à Dieu nous le donner. Saint Louis, par inspiration, passe la mer pour conquérir la terre sainte : le succès fut contraire, et il acquiesce doucement. J'estime plus la tranquillité de cet acquiescement que la magnanimité du dessein. Saint François va en Égypte pour y convertir les infidèles ou mourir martyr entre les infidèles, telle fut la volonté de Dieu ; il revient néanmoins sans avoir fait ni l'un ni l'autre, et telle fut aussi la volonté de Dieu. Ce fut également la volonté de Dieu que saint Antoine de Padoue désirât le martyre, et qu'il ne l'obtînt pas. Le bienheureux Ignace de Loyola ayant, avec tant de travaux, mis sur pied la Compagnie de Jésus, de laquelle il voyait tant de beaux fruits, et en prévoyait encore de plus beaux à l'avenir, eut néanmoins le courage de se promettre que, s'il la voyait dissiper, qui serait le plus âpre déplaisir, dans la demi-heure après il en aurait pris son parti et s'accoiserait en la volonté de Dieu. Ce docte et saint prédicateur d'Andalousie, Jean d'Avila, ayant dessein de dresser une compagnie de prêtres réformés pour le service de la gloire de Dieu, en quoi il avait déjà fait un grand progrès, lorsqu'il vit celle des jésuites en campagne, qui lui sembla suffire pour cette saison-là, il arrêta court son dessein avec une douceur et une humilité non pareille. Oh ! Que bienheureuses sont telles âmes, hardies et fortes aux entreprises que Dieu leur inspire, souples et douces à les quitter, quand Dieu en dispose ainsi ! Ce sont des traits d'une indifférence très parfaite, de cesser de faire un bien quand il plaît à Dieu, et de s'en retourner de moitié chemin, quand la volonté de Dieu, qui est notre guide, l'ordonne. Certes, Jonas eut grand tort de s'attrister de quoi, à son avis, Dieu n'accomplissait pas sa prophétie sur Ninive. Jonas fit la volonté de Dieu, annonçant la subversion de Ninive ; mais il mêla son intérêt et sa volonté propre avec celle

⁶ Matth., II, 26.

de Dieu : c'est pourquoi, quand il voit que Dieu n'exécute pas sa prédiction selon la rigueur des paroles dont il avait usé en l'annonçant, il s'en fâche et murmure indignement. Que s'il eût eu pour seul motif de ses actions le bon plaisir de la divine volonté, il eût été aussi content de le voir accompli en la rémission de la peine que Ninive avait méritée, comme de le voir satisfait en la punition de la culpabilité que Ninive avait commise. Nous voulons que ce que nous entreprenons et manions réussisse ; mais il n'est pas raisonnable que Dieu fasse toutes choses à notre gré. S'il veut que Ninive soit menacée, et que néanmoins elle ne soit pas renversée, puisque la menace suffit à la corriger, pourquoi Jonas s'en plaint-il ?

Mais si cela est ainsi, il ne faudra donc rien affectionner, mais laisser les affaires à la merci des événements ? Pardonnez-moi, Théotime, il ne faut rien oublier de tout ce qui est requis pour faire bien réussir les entreprises que Dieu nous met en main ; mais à la charge que, si l'événement est contraire, nous le recevons doucement et tranquillement, car nous avons commandement d'avoir un grand soin des choses qui regardent la gloire de Dieu et qui sont en notre charge ; mais nous ne sommes pas obligés ni chargés de l'événement, car il n'est pas en notre pouvoir. 'Ayez soin de lui'⁷, fut-il dit au maître d'étable, en la parabole du pauvre homme à moitié mort entre Jérusalem et Jéricho. Il n'est pas dit, remarque saint Bernard : 'Guéris-le', mais : 'Aie soin de lui.'

Mais derechef, si l'entreprise faite par inspiration périt par la faute de ceux à qui elle était confiée, comme peut-on dire alors qu'il faut acquiescer à la volonté de Dieu ? Car, me dira quelqu'un, ce n'est pas la volonté de Dieu qui empêche l'événement, mais ma faute, de laquelle la volonté divine n'est pas la cause. Il est vrai, mon enfant, ta faute ne t'est pas advenue par la volonté de Dieu, car Dieu n'est pas auteur du péché ; mais c'est bien pourtant la volonté divine que ta faute soit suivie de la défaite et du manquement de ton entreprise en punition de ta faute : car si sa bonté ne lui peut permettre de vouloir ta faute, sa justice fait qu'il veut la peine que tu en souffres. Ainsi Dieu ne fut pas cause que David péchât, mais il lui infligea bien la peine due à son péché. Il ne fut pas la cause du péché de Saül, mais oui, bien qu'en punition, la victoire périt entre ses mains.

Quand donc il arrive que les desseins sacrés ne réussissent pas, en punition de nos fautes, il faut également détester la faute par une solide repentance, et accepter la peine que nous en avons ; car comme le péché est contre la volonté de Dieu, aussi la peine est selon sa volonté. »

Quatrième jour

« De l'indifférence que nous devons pratiquer en ce qui regarde notre avancement dans les vertus

Dieu nous a ordonné de faire tout ce que nous pourrons pour acquérir les saintes vertus : n'oublions donc rien pour bien réussir dans cette sainte entreprise. Mais après que nous aurons planté et arrosé, sachons que c'est à Dieu de donner l'accroissement aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes. C'est pourquoi il faut attendre le fruit de nos désirs et travaux de sa divine providence. Que si nous ne sentons pas le progrès et avancement de nos esprits en la vie dévote, tel que nous voudrions, ne nous troublons point, demeurons en paix, que toujours la tranquillité règne dans nos cœurs. C'est à nous de bien cultiver nos

⁷ (1) Luc., X. 35.

âmes, et partant il y faut fidèlement vaquer. Mais quant à l'abondance de la prise et de la moisson, laissons-en le soin à notre Seigneur. Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a pas belle cueillette, mais oui bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres. Ne nous inquiétons point pour nous voir toujours novices en l'exercice des vertus ; car au monastère de la vie dévote chacun s'estime toujours novice, et toute la vie y est destinée à la probation, n'ayant point de plus évidente marque d'être non seulement novice, mais digne d'expulsion et réprobation, que de penser et se tenir pour profès ; car selon la règle de cet ordre-là, non la solennité mais l'accomplissement des vœux rend les novices profès. Or les vœux ne sont jamais accomplis, tandis qu'il y a quelque chose à faire pour l'observance de ceux-ci ; et l'obligation de servir Dieu et faire progrès en son amour, dure toujours jusqu'à la mort, pourtant me dira quelqu'un, si je connais que c'est par ma faute que mon avancement ès vertus est retardé, comme pourrai-je m'empêcher de m'en attrister et inquiéter ?

J'ai dit ceci en 'l'Introduction à la Vie Dévote' ; mais je le redis volontiers, parce qu'il ne peut jamais être assez dit. Il se faut attrister pour les fautes commises, d'une repentance forte, rassise, constante, tranquille, mais non turbulente, non inquiète, non découragée. Connaissez-vous que votre retardement au chemin des vertus est provenu de votre faute, alors, humiliez-vous devant Dieu, implorez sa miséricorde, prosternez-vous devant la face de sa bonté, et demandez-lui-en pardon, confessez votre faute, et criez-lui merci à l'oreille même de votre confesseur, pour en recevoir l'absolution ; mais cela fait, demeurez en paix, et ayant détesté l'offense, embrassez amoureusement l'abjection qui est en vous pour le retardement de votre avancement au bien.

Hélas ! Mon Théotime, les âmes qui sont en purgatoire, y sont sans doute pour leurs péchés, qu'elles ont détestés et détestent souverainement. Mais quant à l'abjection et peine qui leur en reste d'être arrêtées en ce lieu-là, et privées pour un temps de la jouissance de l'amour bienheureux du paradis, elles la souffrent amoureusement, et prononcent dévotement le cantique de la justice divine : 'Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement équitable.'⁸ Attendons donc en patience notre avancement ; et en lieu de nous inquiéter d'en avoir si peu fait par le passé, procurons avec diligence d'en faire plus à l'avenir. Voyez cette bonne âme, je vous prie, elle a grandement désiré et tâché de s'affranchir de la colère, en quoi Dieu l'a favorisée ; car il l'a rendue quitte de tous les péchés qui procèdent de la colère. Elle mourrait plutôt que de dire un seul mot injurieux ou de lâcher un seul trait de haine. Néanmoins elle est encore sujette aux assauts et premiers mouvements de cette passion, qui sont certains élans, ébranlements et saillies du cœur irrité, que la paraphrase chaldaique appelle trémoussements, disant : 'Trémoussez-vous et ne veuillez point pécher, où notre sacrée version a dit : Courroucez-vous, et ne veuillez point pécher'⁹, qui en est effet une même chose : car le prophète ne veut dire, sinon que si le courroux nous surprend, excitant en nos cœurs les premiers trémoussements de la colère, nous gardions bien de nous laisser emporter plus avant en cette passion, d'autant que nous pécherions. Or, bien que ces premiers élans et trémoussements ne soient aucunement péché, néanmoins la pauvre âme qui en est souvent atteinte, se trouble, s'afflige, s'inquiète, et pense bien faire de s'attrister, comme si c'était l'amour de Dieu qui la provoquât à cette tristesse ; et cependant, Théotime, ce n'est pas l'amour céleste qui fait ce trouble, car il ne se fâche que pour le péché ; c'est notre amour propre qui voudrait que nous fussions exempts de la peine et du travail que les

⁸ Ps., LXVII, 137

⁹ Ps., IV, 5.

assauts de la colère nous donnent. Ce n'est pas la faute qui nous déplaît en ces élans de la colère, car il n'y a du tout point de péché ; c'est la peine d'y résister qui nous inquiète.

Ces rébellions de l'appétit sensuel, tant en colère qu'en la convoitise, sont laissées en nous pour notre exercice, afin que nous pratiquions la vaillance spirituelle en leur résistant. C'est le Philistin que les vrais Israélites doivent toujours combattre, sans que jamais ils le puissent abattre ; ils le peuvent affaiblir, mais non pas anéantir. Il ne meurt jamais qu'avec nous, et vit toujours avec nous ; il est certes exécration et détestable, d'autant qu'il est issu du péché et tend perpétuellement au péché. C'est pourquoi, comme nous sommes appelés terre, parce que nous sommes extraits de la terre, et que nous retournerons en terre¹⁰, ainsi cette rébellion est appelée par le grand Apôtre péché, comme provenant du péché et tendant au péché, quoiqu'elle ne nous rende nullement coupables, sinon quand nous la secondons et lui obéissons.¹¹ Donc le même apôtre nous avertit de faire en sorte que ce mal-là ne règne point en notre corps mortel pour obéir à ses convoitises.¹² Il ne nous défend pas de sentir le péché, mais seulement d'y consentir ; il n'ordonne pas que nous empêchions le péché de venir en nous et d'y être, mais il commande qu'il n'y règne pas. Il est en nous quand nous sentons la rébellion de l'appétit sensuel ; mais il ne règne pas en nous, sinon quand nous y consentons. Le médecin n'ordonnera jamais à celui qui a la fièvre de n'avoir pas soif, car ce serait une impertinence trop grande ; mais il lui dira bien qu'il s'abstienne de boire, encore qu'il ait soif. Jamais on ne dira à une femme enceinte qu'elle n'ait pas envie de manger des choses extraordinaires, car cela n'est pas en son pouvoir, mais on lui dira bien qu'elle dise ses appétits, afin que, s'ils sont des choses nuisibles, on divertisse son imagination, et que telle fantaisie ne règne pas en sa cervelle.

L'aiguillon de la chair, messenger de Satan¹³, piquait rudement le grand saint Paul pour le faire précipiter au péché. Le pauvre apôtre souffrait cela comme une injure honteuse et infâme, c'est pourquoi il l'appelait un soufflettement et bafouement, et pria Dieu qu'il lui plût de l'en délivrer ; mais Dieu lui répondit : 'O Paul, ma grâce te suffit, car ma force se perfectionne en l'infirmité' ; à quoi ce grand homme acquiesçant : 'Donc, dit-il, volontiers, je me glorifierai en mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi.' Mais, remarquez, de grâce, que la rébellion sensuelle est en cet admirable vaisseau d'élection, lequel, recourant au remède de l'oraison, nous montre qu'il nous faut combattre par ce même moyen les tentations que nous sentons. Remarquez encore que si notre Seigneur permet ces cruelles révoltes en l'homme, ce n'est pas toujours pour le punir de quelque péché, mais pour manifester la force et vertu de l'assistance et grâce divine, et remarquez enfin que non seulement nous ne devons pas nous inquiéter en nos tentations ni en nos infirmités ; mais nous devons nous glorifier d'être infirmes, afin que la vertu divine paraisse en nous, soutenant notre faiblesse contre l'effort de la suggestion et tentation ; car le glorieux apôtre appelle ses infirmités les élans et rejetons d'impureté qu'il sentait, et dit qu'il se glorifiait en icelles, parce que si bien il les sentait par sa misère, néanmoins par la miséricorde de Dieu il n'y consentait pas.

¹⁰ Gen., III, 19.

¹¹ Rom., VII.

¹² Rom., VI, 12.

¹³ II Cor., XII, 7

Certes, comme j'ai dit ci-dessus, l'Église condamna l'erreur de certains solitaires qui disaient qu'en ce monde nous pouvions être parfaitement exempts des passions d'ire, de convoitise, de crainte et autres semblables. Dieu veut que nous ayons des ennemis, Dieu veut que nous les repoussions. Vivons donc courageusement entre l'une et l'autre volonté divine, souffrant avec patience d'être assaillis, et tâchant avec vaillance de faire tête et résistance aux assaillants. »

Cinquième jour

Comme je parlais à une amie de la sainte indifférence, elle s'offusqua en me disant que c'était du fatalisme et une indifférence aux souffrances des autres. J'avais dû mal exposer ce qu'est ce concept original et puissant, car il conduit à une grande douceur qui était celle de François, et à une foi inébranlable dans la Providence. Cette indifférence, il la qualifie de sainte et d'amoureuse.

« Comme la très sainte charité produit l'amour du prochain

Comme Dieu créa l'homme à son image et ressemblance¹⁴, aussi a-t-il ordonné un amour pour l'homme à l'image et ressemblance de l'amour qui est dû à sa divinité. 'Tu aimeras, dit-il, le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur.' C'est le premier et le plus grand commandement. Or, le second est semblable à icelui : 'Tu aimeras ton prochain comme toi-même.'¹⁵ Pourquoi aimons-nous Dieu, Théotime ? La cause pour laquelle on aime Dieu, dit saint Bernard, c'est Dieu même ; comme s'il disait que nous aimons Dieu parce qu'il est la très souveraine et très infinie bonté. Pourquoi nous aimons-nous nous-mêmes : en charité ? Certes, c'est parce que nous sommes l'image et semblance de Dieu. Et puisque tous les hommes ont cette même dignité, nous les aimons aussi comme nous-mêmes, c'est-à-dire, en qualité de très saintes et vivantes images de la divinité : car c'est en cette qualité-là, Théotime, que nous appartenons à Dieu d'une si étroite alliance et d'une si aimable dépendance, qu'il ne fait nulle difficulté de se dire notre père, et nous nommer ses enfants ; c'est en cette qualité que nous sommes, capables d'être unis à sa divine essence par la jouissance de sa souveraine bonté et félicité ; c'est en cette qualité que nous recevons sa grâce, et que nos esprits sont associés au sien très saint ; rendus, par manière de dire, participants de sa divine nature, comme dit saint Pierre. Et c'est donc ainsi que la même charité qui produit les actes de l'amour de Dieu, produit en même temps ceux de l'amour du prochain. Et tout ainsi que Jacob vit qu'une même échelle touchait le ciel et la terre, servant également aux anges pour descendre, comme pour monter ; nous savons aussi qu'une même dilection s'étend à chérir Dieu et aimer le prochain, nous relevant à l'union de notre esprit avec Dieu, et nous ramenant à l'amoureuse société des prochains. En sorte toutefois que nous aimons le prochain en tant qu'il est à l'image et semblance de Dieu, créé pour communiquer avec la divine bonté, participer à sa grâce et jouir de sa gloire.

Théotime, aimer le prochain par charité, c'est aimer Dieu en l'homme, ou l'homme en Dieu ; c'est chérir Dieu seul pour l'amour de lui-même, et la créature pour l'amour d'icelui. Le jeune Tobie accompagné de l'ange Raphaël, ayant abordé Raguel, son parent, auquel

¹⁴ Gen., I, 26

¹⁵ Matth., XXII, 37 et seq.

néanmoins il était inconnu, Raguel ne l'eut pas plus tôt regardé, dit la sainte Écriture, que se retournant devers Anne, sa femme : 'Tenez, dit-il, voyez combien ce jeune homme est semblable à mon cousin' ; et ayant dit cela, il les interrogea : 'D'où êtes-vous, jeunes gens, mes chers frères ? A quoi ils répondirent : Nous sommes de la tribu de Nephtali, de la captivité de Ninive. Et il leur dit : Connaissez-vous Tobie mon frère ? Oui, nous le connaissons, dirent-ils. Et Raguel s'étant mis à dire beaucoup de bien de lui, l'ange lui dit : Tobie duquel vous vous enquérez, il est propre père de celui-ci. Lors Raguel s'avança, et le baisant avec beaucoup de larmes, et pleurant sur le col d'icelui : Bénédiction sur toi, mon enfant, dit-il, car tu es fils d'un bon et très bon personnage.'¹⁶ Et la bonne dame Anne, femme de Raguel, avec Sara, sa fille, se mirent aussi à pleurer de tendreté d'amour. Ne remarquez-vous pas que Raguel, sans connaître le petit Tobie, l'embrasse, le caresse, le baise, pleure d'amour sur lui ? D'où provient cet amour, sinon de celui qu'il portait au vieil Tobie le père, que auquel cet enfant ressemblait si fort ? Béni sois-tu, dit-il, mais pourquoi ? Non point, certes, parce que tu es un bon jeune homme, car cela je ne le sais pas encore ; mais parce que tu es fils et ressembles à ton père, qui est un très homme de bien.

Hé ! Vrai Dieu, Théotime, quand nous voyons un prochain créé à l'image et semblance de Dieu, ne devrions-nous pas dire les uns aux autres : Tenez, voyez cette créature comme elle ressemble au Créateur ? Ne devrions-nous pas nous jeter sur son visage, la caresser et pleurer d'amour pour elle ? Ne devrions-nous pas lui donner mille et mille bénédictions ? Et quoi donc, pour l'amour d'elle ? Non certes ; car nous ne savons pas si elle est digne d'amour ou de haine en elle-même. Et pourquoi donc, ô Théotime ? Pour l'amour de Dieu qui l'a formée à son image et semblance, et par conséquent rendue capable de participer à sa bonté, en la grâce et en la gloire ; pour l'amour de Dieu, dis-je, de qui elle est, à qui elle est, par qui elle est, en qui elle est, pour qui elle est, et qu'elle lui ressemble d'une façon toute particulière. Et c'est pourquoi, non seulement le divin amour commande maintes fois l'amour du prochain, mais il le produit et répand lui-même dans le cœur humain, comme sa ressemblance et son image ; puisque tout ainsi que l'homme est l'image de Dieu, de même l'amour sacré de l'homme envers l'homme est la vraie image de l'amour céleste de l'homme envers Dieu. Mais ce discours de l'amour du prochain requiert un traité à part, que je supplie le souverain amant des hommes vouloir inspirer à quelqu'un de ses plus excellents serviteurs, puisque le comble de l'amour de la divine bonté du Père céleste consiste en la perfection de l'amour de nos frères et compagnons. »



¹⁶ Tob., VII, 1 et seq.

Sixième jour

« Que la très sacrée Vierge mère de Dieu mourut d'amour pour son Fils

On ne peut quasi pas bonnement douter que le grand saint Joseph ne fût trépassé avant la Passion et mort du Sauveur, qui sans cela n'eût pas recommandé sa mère à saint Jean. Et comme pourrait-on donc imaginer que le cher enfant de son cœur, son nourrisson bien-aimé, ne l'assistât à l'heure de son passage ? Bienheureux sont les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde¹⁷. Hélas ! Combien de douceur, de charité et de miséricorde furent exercées par ce bon père nourricier envers le Sauveur lorsqu'il naquit petit enfant au monde ! Et qui pourrait donc croire qu'icelui sortant de ce monde, ce divin Fils ne lui rendit la pareille au centuple¹⁸, le comblant de suavités célestes ? Les cigognes sont un vrai portrait de la mutuelle piété des enfants envers les pères, et des pères envers les enfants ; car comme ce sont des oiseaux passagers, elles portent leurs pères et mères vieux en leurs passages, ainsi qu'étant encore petites leurs pères et mères les avaient portées en même occasion. Quand le Sauveur était encore petit, le grand Joseph son père nourricier, et la très glorieuse Vierge sa mère l'avaient porté maintes fois, et spécialement au passage qu'ils firent de Judée en Égypte, et d'Égypte en Judée. Eh ! qui doutera donc que ce saint père, parvenu à la fin de ses jours, n'ait réciproquement été porté par son divin nourrisson, au passage de ce monde en l'autre, dans le sein d'Abraham, pour de là le transporter dans le sien à la gloire, le jour de son ascension ? Un saint qui avait tant aimé en sa vie ne pouvait mourir que d'amour : car son âme ne pouvant à souhait aimer son cher Jésus entre les distractions de cette vie, et ayant achevé le service qui était requis au bas âge d'icelui, que restait-il sinon qu'il dit au Père éternel : 'O Père ! J'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donnée à charge', et puis au Fils : 'O mon enfant ! Comme votre père céleste remit votre corps entre mes mains au jour de votre venue au monde, ainsi en ce jour de mon départ de ce monde je remets mon esprit entre les vôtres.'

Telle, comme je pense, fut la mort de ce grand patriarche, homme choisi pour faire les plus tendres et amoureux offices qui furent ni seront jamais faits à l'endroit du Fils de Dieu, après ceux qui furent pratiqués par sa céleste épouse, vraie mère naturelle de ce même Fils, de laquelle il est impossible d'imaginer qu'elle soit morte d'autre sorte de mort que de celle d'amour, mort la plus noble de toutes, et due par conséquent à la plus noble vie qui fût oncques entre les créatures, mort de laquelle les anges mêmes désireraient de mourir, s'ils étaient capables de mort. Si les premiers chrétiens furent dits n'avoir qu'un cœur et une âme¹⁹, à cause de leur parfaite mutuelle dilection, si saint Paul ne vivait plus lui-même, mais Jésus-Christ vivait en lui, à raison de l'extrême union de son cœur à celui de son Maître, par laquelle son âme était comme morte en son cœur qu'elle animait, pour vivre dans le cœur de son divin Sauveur ; ô vrai Dieu, combien est-il plus véritable que la sacrée Vierge et son Fils n'avaient qu'une âme, qu'un cœur et qu'une vie ; en sorte que cette sacrée mère, vivant, ne vivait pas elle, mais son Fils vivait en elle ! Mère la plus amante et la plus aimée qui pouvait jamais être, mais amante et aimée d'un amour incomparablement plus éminent que

¹⁷ Matth., V, 7.

¹⁸ Matth, XIX, 29.

¹⁹ Act., IV, 32.

celui de tous les ordres des anges et des hommes, à mesure que les noms de mère unique et de Fils unique sont aussi des noms au-dessus de tous autres noms en matière d'amour. Et je dis de mère unique et d'enfant unique, parce que tous les autres enfants des hommes partagent la reconnaissance de leur production entre le père et la mère. Mais en celui-ci comme toute sa naissance humaine dépendit de sa seule mère, laquelle seule donna ce qui était requis à la vertu du Saint-Esprit pour la conception de ce divin enfant, aussi à elle seule fut dû et rendu tout l'amour qui provient de la production, de sorte que ce Fils et cette mère furent unis d'une union d'autant plus excellente qu'elle a un nom différent en amour par-dessus tous les autres noms ; car à qui de tous les Séraphins appartient-il de dire au Sauveur : 'Vous êtes mon vrai Fils, et je vous aime comme mon vrai Fils ?' Et à qui de toutes les créatures fut-il jamais dit par le Sauveur : 'Vous êtes ma vraie mère, et je vous aime comme ma vraie mère ; vous êtes ma vraie mère toute mienne, et je suis votre vrai Fils tout vôtre ?' Si donc un serviteur amant osa bien dire, et le dit en vérité, qu'il n'avait point d'autre vie que celle de son maître, hélas ! combien hardiment et ardemment devait exclamer cette mère : 'Je n'ai point d'autre vie que la vie de mon Fils, ma vie est toute en la sienne, et la sienne toute en la mienne !' Car ce n'était plus union, mais unité de cœur, d'âme et de vie entre cette mère et ce Fils.

Or, si cette mère vécut de la vie de son Fils, elle mourut aussi de la mort de son Fils ; car telle est la vie, telle est la mort. Le phénix, comme on dit, étant fort vieilli, ramasse sur le haut d'une montagne une quantité de bois aromatiques sur lesquels, comme sur son lit d'honneur, il va finir ses jours ; car lorsque le soleil au fort de son midi jette ses rayons plus ardents, ce tout unique oiseau, pour contribuer à l'ardeur du soleil un surcroît d'action, ne cesse point de battre des ailes sur son bûcher jusqu'à ce qu'il lui ait fait prendre feu, et, brûlant avec icelui, il se consume et meurt entre ses flammes odorantes. De même, Théotime, la Vierge mère ayant assemblé en son esprit, par une vive et continuelle mémoire, tous les plus aimables mystères de la vie et mort de son Fils, et recevant toujours à droit directement parmi cela les plus ardentes inspirations que son Fils, soleil de justice, jetât sur les humains au plus fort du midi de sa charité, puis d'ailleurs faisant aussi de son côté un perpétuel mouvement de contemplation, enfin le feu sacré du divin amour la consuma toute comme un holocauste de suavité, de sorte qu'elle en mourut, son âme étant toute ravie et transportée entre les bras de la dilection de son Fils. O mort amoureusement vitale ! ô amour vitalement mortel !

Plusieurs amants sacrés furent présents à la mort du Sauveur, entre lesquels ceux qui eurent le plus d'amour eurent le plus de douleur : car l'amour alors était tout détrempé en la douleur, et la douleur en l'amour : et tous ceux qui pour leur Sauveur étaient passionnés d'amour, furent amoureux de sa passion et douleur ; mais la douce mère, qui aimait plus que tous, fut plus que tous outre-percée du glaive de douleur.²⁰ La douleur du Fils fut alors une épée tranchante qui passa au travers du cœur de la mère, d'autant que ce cœur de mère était collé, joint et uni à son Fils d'une union si parfaite que rien ne pouvait blesser l'un qu'il ne navrât aussi vivement l'autre. Or, cette poitrine maternelle étant ainsi blessée d'amour, non seulement ne chercha pas la guérison de sa blessure, mais aima sa blessure plus que toute guérison, gardant chèrement les traits de douleur qu'elle avait reçus, à cause de l'amour qui les avait décochés dans son cœur, et désirant continuellement d'en mourir, puisque son Fils en était mort, qui, comme dit toute l'Écriture sainte et tous les docteurs, mourut entre les flammes de la charité, holocauste parfait pour tous les péchés du monde. »

²⁰ (2) Luc., II, 35.

Septième jour

« Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extrêmement doux et tranquille

On dit d'un côté que Notre-Dame révéla à sainte Mathilde que la maladie de laquelle elle mourut ne fut autre chose qu'un assaut impétueux du divin amour ; mais sainte Brigitte et saint Jean Damascène témoignent qu'elle mourut d'une mort extrêmement paisible ; et l'un et l'autre est vrai, Théotime.

Les étoiles sont merveilleusement belles à voir et jettent des clartés agréables ; mais si vous y avez pris garde, c'est par brillements, étincellements et élans qu'elles produisent leurs rayons, comme si elles enfantaient la lumière avec effort à diverses reprises, soit que leur clarté étant faible ne puisse pas agir si continuellement avec égalité, soit que nos yeux imbéciles ne fassent pas leur vue constante et ferme à cause de la grande distance qui est entre eux et ces astres. Ainsi, pour ordinaire, les saints qui moururent d'amour sentirent une grande variété d'accidents et de symptômes de dilection avant que d'en venir au trépas, force élans, force assauts, force extases, force langueurs, force agonies, et semblait que leur amour enfantât par effort et à plusieurs reprises leur bienheureuse mort : ce qui se fit à cause de la débilité de leur amour, non encore absolument parfait, qui ne pouvait pas continuer sa dilection avec une égale fermeté.

Mais ce fut tout autre chose en la très sainte Vierge ; car comme nous voyons croître la belle aube du jour, non à diverses reprises et par secousses, mais par une certaine dilatation et croissance continue, qui est presque insensiblement sensible, en sorte que vraiment on la voit croître en clarté, mais si également que nul n'aperçoit aucune interruption, séparation ou discontinuation de ses accroissements ; ainsi le divin amour croissait à chaque moment dans le cœur virginal de notre glorieuse Dame, mais par des croissances douces, paisibles et continues, sans agitation, ni secousse, ni violence quelconque. Ah! non, Théotime, il ne faut pas mettre une impétuosité d'agitation en ce céleste amour du cœur maternel de la Vierge ; car l'amour, de soi-même, est doux, gracieux, paisible et tranquille. Que s'il fait quelquefois des assauts, s'il donne des secousses à l'esprit, c'est parce qu'il trouve de la résistance.

Mais quand les passages de l'âme lui sont ouverts sans opposition ni contrariété, il fait ses progrès paisiblement avec une suavité nonpareille. Ainsi donc la sainte dilection employait sa force dans le cœur virginal de sa mère sacrée, sans effort ni violente impétuosité, d'autant qu'elle ne trouvait ni résistance ni empêchement quelconque ; car comme l'on voit les grands fleuves faire des bouillons et rejaillissements avec grand bruit dans les endroits raboteux, dans lesquels les rochers font des bancs et écueils, qui s'opposent et empêchent l'écoulement des eaux, ou au contraire se trouvant en la plaine ils coulent et flottent doucement sans effort, de même le divin amour trouvant ès âmes humaines plusieurs empêchements et résistances, comme à la vérité toutes en ont, quoique différemment, il y fait des violences, combattant les mauvaises inclinations, frappant le cœur, poussant la volonté par diverses agitations et différents efforts, afin de se faire faire place, ou du moins outrepasser ces obstacles.

Mais en la Vierge sacrée, tout favorisait et secondait le cours de l'amour céleste. Les progrès et accroissements d'icelui se faisaient incomparablement plus grands qu'en tout le reste des créatures, progrès néanmoins infiniment doux, paisibles et tranquilles. Non, elle ne se pâma pas d'amour ni de compassion auprès de la croix de son Fils, encore qu'elle eût alors le plus ardent et plus douloureux accès d'amour qu'on puisse imaginer ; car bien que l'accès fût extrême, si fut-il toutefois également fort et doux tout ensemble, puissant et tranquille, actif et paisible, composé d'une chaleur aiguë, mais suave.



Je ne dis pas, Théotime, qu'en l'âme de la très sainte Vierge il n'y eût deux portions, et par conséquent deux appétits : l'un selon l'esprit et la raison supérieure, l'autre selon les sens et la raison inférieure ; en sorte qu'elle pouvait sentir des répugnances et contrariétés de l'un à l'autre appétit ; car ce travail se trouva même en notre Seigneur son Fils : mais je dis qu'en cette céleste mère toutes les affections étaient si bien rangées et ordonnées que le divin amour exerçait en elle son empire et sa domination très paisiblement, sans être troublée par la diversité des volontés ou appétits, ni par la contrariété des sens ; parce que les répugnances de l'appétit naturel, ni les mouvements des sens n'arrivaient jamais jusqu'au péché, non pas même jusqu'au péché véniel ; mais au contraire tout cela était saintement et fidèlement employé au service du saint amour pour l'exercice des autres vertus, lesquelles pour la plupart ne peuvent être pratiquées qu'entre les difficultés, oppositions et contradictions.

Les épines, selon l'opinion vulgaire, sont non seulement différentes, mais aussi contraires aux fleurs, et semble que, s'il n'y en avait point au monde, la chose en irait mieux : qui a fait

penser à saint Ambroise que sans le péché il n'en serait point. Mais toutefois, puisqu'il y en a, le bon laboureur les rend utiles, et en fait des haies et clôtures autour des champs et jeunes arbres, auxquels elles servent de défenses et remparts contre les animaux. Ainsi la glorieuse Vierge ayant eu part à toutes les misères du genre humain, excepté celles qui tendent immédiatement au péché, elle les employa très utilement pour l'exercice et accroissement des saintes vertus de force, tempérance, justice et prudence, pauvreté, humilité, souffrance, compassion ; de sorte qu'elles ne donnaient aucun empêchement, mais beaucoup d'occasions à l'amour céleste de se renforcer par des continuels exercices et avancements et chez elle, Magdeleine ne se détourne point de l'attention avec laquelle elle reçoit les impressions amoureuses du Sauveur, pour toute l'ardeur et sollicitude que Marthe peut avoir : elle a choisi l'amour de son Fils, et rien ne le lui ôte.

L'aimant, comme chacun sait, Théotime, tire naturellement à soi le fer par une vertu secrète et très admirable ; mais pourtant cinq choses empêchent cette opération : 1° la trop grande distance de l'un à l'autre ; 2° s'il y a quelque diamant entre deux ; 3° si le fer est engraisé ; 4° s'il est frotté d'un ail ; 5° si le fer est trop pesant. Notre cœur est fait pour Dieu, qui l'allèche continuellement, et ne cesse de jeter en lui les attraits de son céleste amour. Mais cinq choses empêchent la sainte attraction d'opérer : 1° le péché qui nous éloigne de Dieu ; 2° l'affection aux richesses ; 3° les plaisirs sensuels ; 4° l'orgueil et vanité ; 5° l'amour-propre avec la multitude des passions dérégées qu'il produit, et qui sont en nous un pesant fardeau, lequel nous accable. Or, nul de ces empêchements n'eut lieu au cœur de la glorieuse Vierge : 1° toujours préservée de tout péché ; 2° toujours très pauvre de cœur ; 3° toujours très pure ; 4° toujours très humble ; 5° toujours maîtresse paisible de toutes ses passions, et tout exempte de la rébellion que l'amour-propre fait à l'amour de Dieu. Et c'est pourquoi, comme le fer, s'il était quitte de tous empêchements et même de sa pesanteur, serait attiré fortement, mais doucement et d'une attraction égale par l'aimant, en sorte néanmoins que l'attraction serait toujours plus active et plus forte à mesure que l'un serait plus près de l'autre, et que le mouvement serait plus proche de sa fin ; ainsi, la très sainte Mère n'ayant rien en soi qui empêchât l'opération du divin amour de son Fils, elle s'unissait avec icelui d'une union incomparable, par des extases douces, paisibles et sans efforts ; extases dans lesquelles la partie sensible ne laissait pas de faire ses actions, sans donner pour cela aucune incommodité à l'union de l'esprit : comme réciproquement la parfaite application de son esprit ne donnait pas fort grand divertissement aux sens. Si que la mort de cette Vierge fut plus douce qu'on ne se peut imaginer, son Fils l'attirant suavement à l'odeur de ses parfums²¹ ; et elle s'écoulant très amiablement après la senteur sacrée d'iceux dedans le sein de la bonté de son Fils. Et bien que cette sainte âme aimât extrêmement son très saint, très pur et très aimable corps ; si le quitta-t-elle néanmoins sans peine ni résistance quelconque, comme la chaste Judith, quoiqu'elle aimât grandement les habits de pénitence et de viduité, les quitta néanmoins et s'en dépouilla avec plaisir pour se revêtir de ses habits nuptiaux, quand elle alla se rendre victorieuse d'Holopherne ; ou comme Jonathan, quand, pour l'amour de David, il se dépouilla de ses vêtements. L'amour avait donné près de la croix à cette divine épouse les suprêmes douleurs de la mort ; certes il était raisonnable qu'enfin la mort lui donnât les souverains délices de l'amour.

²¹ (1) Cant. cant., I, 3,

QUATRIÈME SEMAINE

Premier jour

LES SEPT DEGRÉS DE L'ÉCHELLE D'AMOUR SPIRITUEL



Un renouveau d'intérêt pour l'école rhéno-flamande tire Ruysbroek de l'oubli alors que son influence a été considérable pour le développement de la vie mystique en Europe et que le Carmel lui est grandement redevable, et par voie de conséquence le Grand Siècle des âmes en France. On le disait incompréhensible, c'est une contre-vérité. C'est vrai de Maître Eckhart, qui nécessite une certaine initiation théologique, mais son disciple est plus qu'abordable par le grand public. Seul son nom est difficilement prononçable et les graphies varient, c'est sous le nom de Jan Van Ruusbroec qu'il a été béatifié en 1908 par le pape Pie X. Il est fêté le 2 décembre. Un chapitre du livre « Pour un renouveau mystique dans le peuple de Dieu », téléchargeable sur notre site, lui est consacré. Cet homme était un ange et ce n'est pas pour rien qu'il fut connu sous le nom de Ruysbroek l'Admirable.

« Du premier degré d'amour

Lorsque nous n'avons avec Dieu qu'une même pensée et une même volonté, nous sommes au premier degré de l'échelle d'amour et de sainte vie. La bonne volonté est, en effet, le fondement de toutes les vertus, selon ce que dit le prophète David : « Seigneur, je me suis réfugié auprès de vous : enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu. Votre Esprit bon me conduira dans la vraie terre de la vérité et des vertus. »

Une bonne volonté, unie à celle de Dieu, triomphe du diable et de tous péchés ; car elle est remplie des grâces de Dieu, et c'est la première offrande que nous lui devons faire, si nous voulons vivre pour lui. L'homme de bonne volonté a Dieu en vue, et il désire l'aimer et le

servir, maintenant et pour l'éternité. C'est là sa vie et son occupation intérieure, et c'est ce qui le met en paix avec Dieu, avec lui-même et avec toutes choses. Aussi, au moment de la naissance du Christ, les anges chantaient-ils dans les airs : « Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes qui sont de bonne volonté. » Mais la bonne volonté ne peut pas être stérile en bonnes œuvres, car « l'arbre bon porte le bon fruit », dit Notre-Seigneur. »

Deuxième jour

« Du deuxième degré d'amour

Le premier fruit de la bonne volonté est la pauvreté volontaire, qui constitue le deuxième degré par lequel nous nous élevons sur l'échelle de la vie d'amour.

L'homme volontairement pauvre, en effet, mène une vie libre et dépouillée de souci pour tous les biens terrestres, quels que soient ses besoins. C'est un sage marchand ; il a donné la terre pour le ciel, selon la sentence de Notre-Seigneur : « On ne peut servir Dieu et les richesses du monde. » C'est pourquoi, abandonnant tout bien capable de l'attacher à la terre, il a fait volontairement choix de la pauvreté. Tel est le champ où l'on trouve le royaume de Dieu ; car bienheureux est le pauvre volontaire, le royaume de Dieu est à lui !

Ce royaume de Dieu est amour et charité, en même temps qu'application à toutes bonnes œuvres. L'homme y doit être prodigue de soi-même, miséricordieux, clément et secourable, véridique et bon conseiller envers quiconque réclame son aide, de sorte qu'au jugement de Dieu, il puisse montrer qu'avec ses riches dons il a opéré les œuvres de miséricorde. Car des biens terrestres, il ne garde rien en propre pour lui-même ; tout ce qu'il a est commun à Dieu et à la famille de Dieu. Bienheureux est ce pauvre volontaire qui ne possède rien de ce qui passe, il suit le Christ et il aura pour récompense le centuple en vertus, il vit dans l'attente de la gloire de Dieu et de la vie éternelle.

L'avare, au contraire, est vraiment insensé : il donne le ciel pour la terre, bien qu'il doive la perdre. Le pauvre d'esprit monte au ciel, le misérable avare tombe dans l'enfer.

Le chameau peut-il passer par le trou d'une aiguille ? Alors le misérable avare peut entrer dans le ciel. Et même en demeurant pauvre de biens terrestres, s'il ne recherche Dieu et meurt dans son avarice, il est à jamais perdu. L'avare préfère l'écorce au fruit et la coque à l'œuf. Qui possède l'or et aime les biens terrestres prend du poison qui donne mort et boit une eau d'éternelle tristesse : plus il boit, plus il a soif, plus il a, plus il veut avoir. Possède-t-il beaucoup, il n'est pas satisfait ; car il lui manque tout ce qu'il voit, et ce qu'il a lui semble rien.

À peine quelqu'un l'aime-t-il, car qui est avare n'en est pas digne. Il est bien comme les griffes du diable : ce qu'il saisit, il ne le lâche pas : il faut qu'il garde jusqu'à la mort tout ce qu'il a pris par ruse. Et pourtant il le perd alors : ensuite c'est le malheur éternel, car l'avare ressemble à l'enfer, qui lorsqu'il prend n'est jamais satisfait ; qu'il ait beaucoup, il n'en est pas meilleur. Tout ce qu'il saisit, il l'enserme, et sa gueule est toujours béante pour recevoir les hôtes d'enfer. Gardez-vous donc de l'avarice : elle est la racine de tout péché et de tout mal. »



Voici deux allégories de la chasteté, la première représentée est une vertu acquise par la pratique de l'ascèse et le combat ; et la seconde est la véritable chasteté qui est une vertu infuse dans l'union à Dieu, dans la paix et le repos de l'âme

Troisième jour

« Du troisième degré d'amour

Le troisième degré de notre échelle d'amour est la pureté de l'âme et la chasteté du corps. Entendez bien ce que je vais dire. Pour que votre âme soit pure, vous devez, par amour de Dieu, haïr et mépriser tout amour et affection désordonnés de vous-même, de votre père et de votre mère ainsi que de toute créature ; de sorte que vous vous aimiez vous-même et toute créature pour le service de Dieu et pas autrement. Alors pourrez-vous dire la parole du Christ : « Celui qui vit selon la volonté de Dieu, est ma mère, ma sœur, mon frère. » Alors aussi vous aimez votre prochain comme vous-même. Maintenez-vous donc pure. Ne vous laissez attirer ni prendre par personne, par paroles ni par actes, par dons ni par appâts, par des pratiques ni par des apparences saintes. Sous couleur de spirituel, cela devient tout à fait charnel ; on n'y peut mettre sa confiance. Ne cultivez personne et ne vous laissez cultiver par qui que ce soit. Sous apparence bonne, cela devient mauvais et entièrement poison.

Tenez-vous sur vos gardes et faites comme les prudents, sans vous laisser duper. Êtes-vous attirée, vous êtes déjà trompée et l'on vous mentira. Laissez donc tout cela, tenez-vous sur vos gardes et cultivez Jésus, votre Époux. Fuyez l'hôte étranger, demeurez avec votre Époux, dans une attention assidue. Tournez-vous à l'intérieur, livrez-vous à l'ardent amour et pratiquez toute vertu. Jésus vous nourrira, vous enseignera et donnera conseil, car il est votre soutien. Il vous conduira par-dessus tout le créé jusqu'au sein de son Père. Là vous trouverez fidélité, soulagement de toute tristesse et de toute affliction. Et telle est la vie de l'âme pure.

Ensuite il s'agit de la chasteté du corps. Vous savez que Dieu a fait l'homme d'une double nature, corps et âme, esprit et chair ; et ces deux éléments sont unis dans une seule personne pour former la nature humaine, qui est engendrée et naît dans le péché. Car bien que Dieu ait créé notre âme pure et sans tache, par son union avec la chair elle devient souillée du péché originel. Ainsi sommes-nous tous enfantés en état de péché, car « tout ce qui est né de la chair est chair, et tout ce qui est né de l'Esprit de Dieu est esprit. » Mais quoique l'esprit tienne à la chair par le fait de la naissance naturelle, par seconde naissance qui vient de l'Esprit de Dieu, l'esprit et la chair deviennent ennemis et luttent entre eux. Car la chair convoite contre l'esprit et contre Dieu, et l'esprit, de son côté, avec Dieu lutte contre la chair.

Si donc nous vivons selon la convoitise de la chair, nous sommes morts dans le péché ; si, au contraire, par l'esprit nous triomphons des œuvres de la chair, nous vivons selon la vertu. De sorte que nous devons tout à la fois haïr et mépriser notre corps, en tant qu'ennemi mortel, qui veut nous arracher à Dieu pour nous livrer au péché, et cependant aimer aussi et estimer ce corps et notre vie sensible, en tant qu'instruments pour le service de Dieu.

Sans notre corps, en effet, nous ne pouvons nous acquitter envers Dieu de ces œuvres extérieures, qui sont cependant pour nous un devoir, les jeûnes, les veilles, les oraisons et autres bonnes œuvres. Et c'est pourquoi nous donnons de bon cœur à notre corps les soins, le vêtement, la nourriture qu'il réclame, puisqu'il nous aide à servir Dieu et notre prochain. Mais nous devons nous observer avec soin, nous défier et nous garder de trois vices qui règnent dans ce corps : la paresse, la gourmandise et l'impureté ; car ces vices ont fait tomber beaucoup d'hommes de bonne volonté en de grossiers péchés.

Pour nous préserver de la gourmandise, il nous faut aimer et préférer la mesure et la sobriété, en retranchant toujours quelque chose, en prenant moins que nous n'aurions envie et nous contentant du strict suffisant. Pour remédier à la paresse, nous devons avoir intérieurement une sincère bienveillance et miséricorde à l'égard de tout besoin, et à l'extérieur être prompts et assidus, à la disposition de quiconque réclame notre aide, selon notre pouvoir et avec discrétion. Enfin comme sauvegarde contre l'impureté, il nous faut craindre et fuir au dehors toute conduite et manière de faire désordonnées, et intérieurement toutes rêveries et images impures, de façon à ne nous y arrêter ni fixer avec plaisir et passion. C'est ainsi que nous ne serons ni remplis d'images ni souillés en nous-mêmes.

Tournons-nous, au contraire, vers Notre-Seigneur Jésus-Christ afin de contempler sa Passion et sa mort, et l'effusion généreuse de son sang par amour pour nous. En répétant souvent cet acte, nous imprimerons et formerons son image dans notre cœur, nos sens, notre âme, notre corps, dans tout notre être, comme un sceau imprimé et formé sur la cire. Le Christ nous introduira alors avec lui-même dans cette haute vie, où l'on est uni à Dieu et où l'âme pure adhère par amour à l'Esprit-Saint et habite en lui. C'est là que coulent les torrents de

miel de la rosée céleste et de toutes les grâces et, lorsqu'on en a goûté, on n'a plus d'attrait ni pour la chair ni pour le sang, ni pour tout ce qui est du monde.

Tant que notre vie sensible demeure élevée par son union à l'esprit, qui nous fait cultiver Dieu, le rechercher et l'aimer, la pureté et la chasteté d'âme et de corps nous sont assurées. Mais lorsque nous devons descendre afin de pourvoir aux nécessités de la vie sensible, il nous faut garder notre bouche de la gourmandise, notre âme et notre corps de la paresse, et notre nature des tendances impures. Évitez les mauvaises compagnies, fuyez ceux qui aiment à mentir, à médire, à jurer, à blasphémer Dieu, qui sont impurs en paroles et en œuvres. Il faut les craindre et les fuir comme le démon d'enfer. Gardez aussi vos yeux et vos oreilles, afin de ne voir ni entendre ce qu'il ne vous est pas permis de faire.

Pour cela, maintenez-vous pure : aimez à être seule ; craignez de vous répandre ; fréquentez votre église et que vos mains s'emploient aux bonnes œuvres. Haïssez l'oisiveté, fuyez un bien-être désordonné et ne vous attachez pas à vous-même. Aimez ce qui est vie et vérité, même si vous vous croyez pure, fuyez néanmoins l'occasion du péché. Aimez la pénitence et le travail.

Regardez saint Jean-Baptiste : il était saint avant de naître ; et pourtant, dès ses plus jeunes ans il quitta père et mère, honneurs et richesses du monde ; et afin de fuir toute occasion de péché, il s'en alla dans le désert. Il était innocent et sa pureté l'égalait aux anges. Il vivait de vérité et il l'enseignait aux autres. Il fut enfin mis à mort pour la justice, et sa sainteté fut louée au-dessus de toute autre. Regardez encore les anciens Pères qui vivaient dans les déserts d'Égypte. Ils avaient quitté le monde et ils crucifiaient leur chair et toute tendance de nature, combattant le péché par la pénitence, le jeûne, la faim, la soif et la privation de tout ce dont ils pouvaient se passer.

Voyez maintenant la sentence qui fut portée par le Christ contre l'homme riche qui était vêtu de pourpre et de fin lin, qui mangeait et buvait tous les jours au sein des délices et du luxe, et qui ne donnait rien à personne. Il meurt et il est enseveli par les démons dans l'enfer. Là, il souffre et brûle dans les flammes infernales, et il désire une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, sans pouvoir l'obtenir. Le pauvre Lazare, au contraire, qui gisait à sa porte affamé et altéré, et tout couvert de plaies, souhaitait les miettes et les restes qui tombaient de sa table, et personne ne les lui donnait. Il meurt à son tour et il est porté par les anges dans le sein d'Abraham. Là, il n'y a que délices sans douleur, vie éternelle sans mort. »

Quatrième jour

« Du quatrième degré d'amour

Le quatrième degré de notre échelle céleste est l'humilité vraie, c'est-à-dire la conscience intime de notre propre bassesse. Par elle, nous vivons avec Dieu et Dieu vit avec nous dans une paix véritable, et en elle se trouve le fonds vivant de toute sainteté. On peut la comparer à une source d'où jaillissent quatre fleuves de vertus et de vie éternelle. Le premier est l'obéissance, le second la douceur, le troisième la patience, le quatrième l'abandon de la volonté propre.

Le premier fleuve, qui jaillit d'un sol vraiment humble, c'est l'obéissance, par laquelle nous nous humilions et méprisons devant Dieu, nous soumettant à ses commandements et nous plaçant au-dessous de toute créature. Elle nous fait prendre par choix la dernière place au

ciel et sur la terre, et nous empêche de nous comparer à personne en vertu ou en sainte vie, notre unique désir consistant à n'être qu'un escabeau sous les pieds de la majesté divine. C'est alors que l'oreille devient humblement attentive, afin d'entendre les paroles de vérité et de vie qui viennent de la Sagesse de Dieu, et que les mains sont toujours prêtes à accomplir sa très chère volonté.

Or, cette volonté divine nous porte à mépriser la sagesse du monde et à suivre le Christ, la Sagesse de Dieu, qui s'est fait pauvre pour nous rendre riches, qui est devenu serviteur pour nous faire régner, qui est mort enfin pour nous donner la vie. Et c'est lui encore qui nous enseigne la vraie vie, lorsqu'il dit : « Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » « Et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. » Puis afin que nous sachions comment le suivre et le servir, il nous dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

La douceur est, en effet, le second fleuve de vertus qui jaillit du sol de l'humilité. Bienheureux celui qui est doux, parce qu'il possède la terre, c'est-à-dire son âme et son corps, en paix. Car sur l'homme doux et humble repose l'Esprit du Seigneur ; et lorsque notre esprit est ainsi élevé et uni à l'Esprit de Dieu, nous portons le joug du Christ, qui est suave et doux, et nous sommes chargés de son fardeau léger. Son amour ne connaît pas de labeur. Plus nous aimons, plus légère est notre charge ; car nous portons l'amour et il nous porte au-dessus de tous les cieus vers celui que nous aimons. Celui qui aime, en effet, court là où il veut et il se donne : tous les cieus lui sont ouverts, il a son âme dans ses mains et il la remet toujours au gré de sa volonté. Il a trouvé en lui-même le trésor de son âme, le Christ, son cher bien-aimé.

Si donc le Christ vit en vous et vous en lui, vous devez l'imiter dans votre vie, dans vos paroles, dans vos œuvres et vos souffrances. Soyez douce et clémente, miséricordieuse et généreuse, indulgente pour quiconque réclame vos secours. N'ayez ni haine ni envie ; ne méprisez ni n'affligez personne par des paroles dures, mais pardonnez tout ; ne raillez point et ne montrez de dédain ni en paroles ni en actes, ni par signes ou attitude quelconque. Ne témoignez ni rudesse ni âpreté, mais soyez de mœurs graves avec un extérieur joyeux. Écoutez et apprenez volontiers de tous ce que vous devez savoir. Ne vous méfiez de personne et gardez-vous de juger ce qui vous est caché. Ne disputez avec qui que ce soit, afin de montrer que vous êtes plus sage. Soyez douce comme un agneau qui ne sait s'irriter, même lorsqu'il doit mourir.

Ainsi donc, laissez-vous faire, et soyez toujours silencieuse, quoi qu'homme vous fasse.

De cette douceur intime jaillit un troisième fleuve, qui consiste à vivre en toute patience. Être patient, c'est souffrir de bon cœur, sans répugnance. La tribulation et la souffrance sont les messagères du Seigneur, et par elles il nous rend visite. Si nous recevons ces envoyés d'un cœur joyeux, alors il vient lui-même, car il a dit par son Prophète : « Je suis avec lui dans la tribulation : je le délivrerai et le glorifierai. »

La souffrance portée patiemment, tel est le vêtement nuptial qu'avait le Christ, lorsqu'il prit pour épouse la sainte Église à l'autel de la sainte Croix. Il en a revêtu ensuite toute sa famille, c'est-à-dire ceux qui l'ont suivi dès le commencement. Ceux-ci ont vu, en effet, que le Christ, la Sagesse de Dieu, avait fait choix d'une vie humble, méprisée et pénible, et c'est le fondement qu'ils ont donné à tous les ordres et à tous les états de religion.

Mais aujourd'hui, ceux qui vivent dans ces ordres méprisent la vie du Christ et son vêtement nuptial ; car, autant qu'ils le peuvent, ils prennent les vêtements du monde, non pas tous, mais la plupart. L'orgueil, en effet, la jouissance, la paresse et toutes les autres malices

règnent maintenant dans les ordres religieux comme dans le monde, dans ce monde, dis-je, qui vit en péché mortel.

Rougissez donc, vous qui avez quitté Dieu et oublié votre règle et tous vos vœux. Vous vivez comme des bêtes et vous servez le diable, qui vous donnera un salaire semblable à celui qu'il reçoit pour ses péchés. Le disciple ne vaut pas mieux que le maître ; le diable reconnaîtra bien les siens. Ils habiteront avec lui dans le feu infernal, où il y aura pleurs et grincements de dents, misère éternelle, sans fin. Pour vous, soyez douce et patiente, car vous le devez à la Passion de Notre-Seigneur. Voulez-vous monter, il vous faut souffrir, la vérité vous l'enseignera.

Le quatrième et dernier fleuve de vie humble est l'abandon de la volonté propre et de toute recherche personnelle. Ce fleuve prend sa source dans la souffrance endurée patiemment. L'homme humble, touché intérieurement par l'Esprit de Dieu, consommé et tout transporté en lui, renonce alors à sa propre volonté et s'abandonne spontanément entre les mains de Dieu. Il devient ainsi une seule volonté et une seule liberté avec la volonté divine, de sorte qu'il ne lui est plus possible ni loisible de vouloir autre chose que ce que Dieu veut. Et c'est là le fond même de l'humilité.

Lorsque, sous l'action de la grâce de Dieu, nous nous renonçons nous-mêmes et abandonnons notre propre volonté pour la très chère volonté de Dieu, alors cette volonté devient nôtre ; la volonté de Dieu, qui est libre et liberté même, nous enlève l'esprit de crainte et nous rend libres, dégagés et vides de nous-mêmes, ainsi que de toute crainte qui nous accablerait pour le temps ou l'éternité.

Dieu nous donne alors l'Esprit des élus qui nous fait crier avec le Fils : « Abba », c'est-à-dire « Père ». Et l'Esprit du Fils rend témoignage à notre propre esprit que nous sommes fils de Dieu et, avec le Fils, héritiers dans le royaume de son Père. Là, nous nous voyons élevés à une sublime hauteur, en même temps que plus humbles en nous-mêmes, remplis de grâces et de dons dans l'union avec Dieu. C'est alors la liberté la plus haute et l'humilité la plus profonde unies dans une même personne, et les actes qui naissent de là sont inconnus de ceux qui ne possèdent pas ces vertus.

L'homme vraiment humble est un vase élu de Dieu, rempli et débordant de tous dons et de tous biens. Quiconque vient à lui avec confiance reçoit ce qu'il souhaite et ce dont il a besoin. Mais gardez-vous des hypocrites et de ceux qui se figurent être quelque chose, qui croient vraiment être quelque chose. Ils ressemblent à une outre qui n'est remplie que de vent : lorsqu'on la serre et qu'on la presse, elle rend un son qui n'a rien de gracieux pour l'oreille. Ainsi fait l'orgueilleux hypocrite qui croit être saint. Qu'on le presse et qu'on le serre, il ne peut le supporter et il éclate. Il ne veut être ni repris ni enseigné. Il est mauvais, âpre et hautain. Dans son estime, il n'est au-dessous de personne, mais se met au-dessus de tous ceux qui l'approchent. À ces marques vous pouvez voir et reconnaître que ceux-là sont hypocrites et faux en eux-mêmes et qu'ils n'ont point encore dépouillé leur propre volonté.

Soyez donc humble, obéissante, douce, dégagée de volonté propre, et ainsi vous gagnerez au jeu d'amour. Remarquez cependant avec soin ce qui vous manque encore. Même après que vous avez triomphé avec la grâce de Dieu de tout péché, par la vertu qui est en vous, la nature et les sens demeurent néanmoins vivants avec leur propension aux péchés et aux vices. Contre eux donc il vous faut lutter et combattre aussi longtemps que le corps demeure mortel et non glorieux. »

Cinquième jour

« Du cinquième degré d'amour

Vient ensuite le cinquième degré de notre échelle spirituelle d'amour. Il s'appelle la noblesse de toute vertu et de toutes bonnes œuvres, et consiste à désirer l'honneur de Dieu par-dessus toutes choses. C'est là ce qu'ont tout d'abord pratiqué les anges du ciel, et ce fut aussi le premier hommage rendu par l'âme du Christ, dès le sein de sa mère. Si donc nous voulons nous-mêmes plaire à Dieu, c'est aussi la première offrande à lui faire, car là se trouvent le fondement et l'origine de toute sainteté ; si elle manque, il n'y a plus rien de bon. Désirer l'honneur de Dieu, le poursuivre et l'aimer, c'est toute la vie éternelle, et en même temps ce que Dieu réclame de nous comme première et plus haute offrande.

Celui qui, au contraire, se complaît en lui-même, qui recherche et poursuit sa propre gloire, ne peut pas plaire à Dieu. Lorsqu'il nous gratifie de ses dons, Dieu se complaît en lui-même, car il exerce sa propre bonté. Mais lorsque nous répondons à ses dons en pratiquant la vertu pour lui rendre honneur, c'est alors que nous lui plaisons, parce que nous entrons dans ses vues. Quelque conduite d'ailleurs que nous tenions, à quelque hauteur de vie et de bonnes œuvres que nous paraissions être, si nous nous recherchons nous-mêmes et non la gloire de Dieu, nous sommes dans l'erreur, car la charité nous fait défaut ; tandis que si nous recherchons et désirons humblement la gloire de Dieu, de toute notre âme, de tout notre être et de toutes nos forces, nous avons la charité qui est racine et fondement de toute vertu et de toute sainteté. Mais celui qui n'a pas le souci de la gloire de Dieu et poursuit la sienne propre est possédé d'orgueil, qui est la racine de tout péché et de toute malice.

Lorsque l'Esprit du Seigneur touche le cœur humble, il répand en lui sa grâce et il réclame en retour qu'il lui ressemble en vertus, et au-dessus de toute vertu, qu'il soit un avec lui par amour. De cette exigence, l'âme vivante et le cœur aimant se réjouissent, mais ils ne savent comment y satisfaire et comment payer la dette qui leur est montrée et réclamée par l'amour.

L'âme aimante comprend bien cependant que l'honneur et la révérence envers Dieu constituent la vertu la plus noble, en même temps que le plus court chemin pour aller vers lui. Aussi préfère-t-elle à toutes bonnes œuvres et à toutes vertus un exercice constant et sans fin d'honneur et de révérence envers la majesté divine. C'est là une vie céleste qui plaît à Dieu ; et cette exigence de sa part, aussi bien que la réponse donnée par l'âme vivante, soulève toutes les puissances, le cœur, le sentiment et tout ce qui vit en l'homme ; en même temps que s'exaltent toutes les forces vitales, les veines se gonflent et le sang bouillonne sous ce désir véhément de procurer la gloire de Dieu.

La foi chrétienne nous révèle que Dieu, notre Père tout-puissant, a créé et établi le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment pour sa gloire ; que par son Fils, sa Sagesse éternelle, il nous a créés, puis recréés ; qu'il gouverne et ordonne toutes choses en vue de sa même gloire ; qu'enfin par le Saint-Esprit, volonté et amour du Père et du Fils, tout est achevé et consommé pour la gloire éternelle de Dieu. Ainsi, Trinité de Personnes dans l'Unité de nature, et Unité de nature dans la Trinité des Personnes, c'est un seul Dieu tout-puissant, à qui nous devons honneur et adoration de tout notre pouvoir.

Le même honneur et la même adoration sont dus à Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme en une seule personne. Car son humanité, qui ne forme qu'un avec la nôtre, a été, plus que toute créature, honorée, bénie, élevée par Dieu, qui se l'est unie. Et par le fait de

cette union si haute avec Dieu, l'âme et le corps du Christ sont remplis de tous dons et de toutes grâces, et en sont la plénitude même. C'est de cette plénitude que reçoivent tous ses disciples, qui marchent à sa suite, grâces et secours multiples et tout ce qui leur est nécessaire pour une sainte vie. En retour, cette noble humanité de Notre-Seigneur, avec la grande famille qui lui est unie, rend au Père honneur, actions de grâces, louange, révérence éternelle, selon tout le pouvoir que possèdent le Christ et tous ceux qui sont à lui.

Ainsi donc, Dieu le Père honore son Fils et avec lui tous ceux qui marchent à sa suite et lui sont unis. Car qui honore Dieu reçoit de lui honneur. Honorer et être honoré, c'est là l'exercice de l'amour. Non pas que Dieu ait besoin des hommages que nous lui rendons, car il est à lui-même son propre honneur, sa propre gloire et sa propre félicité infinie. Mais il veut que nous l'honorions et l'aimions, afin qu'unis à lui nous possédions la béatitude.

Voyons maintenant de quelle manière nous pouvons honorer Dieu et le louer. Lorsqu'il se montre aux yeux de notre intelligence, en l'éclairant de sa lumière, il nous donne le pouvoir de le connaître à travers des similitudes, comme dans un miroir, où nous voyons des formes, des images, des ressemblances de Dieu. Mais la substance même qui est Dieu, nous ne pouvons la voir autrement que par lui-même, et ceci est au-dessus de nous et dépasse tout exercice de vertus.

Nous devons donc aimer à regarder Dieu et à le chercher dans les images, les formes, les ressemblances divines, afin d'être élevés par lui au-dessus de nous-mêmes jusqu'à l'unité avec lui qui dépasse toute ressemblance. Pour le moment, comme dans un miroir, au moyen des images et des ressemblances, nous voyons déjà que Dieu est grandeur, hauteur, puissance, force, sagesse et vérité, justice et clémence, richesse et largesse, bonté et miséricorde, fidélité et amour sans fond, vie, récompense, joie sans fin et félicité éternelle.

Il y a beaucoup d'autres noms encore, plus que nous n'en pouvons comprendre ou énumérer. La raison et l'intelligence en conçoivent un grand étonnement, et notre amour plein de désirs souhaite de louer et d'honorer Dieu comme il en est digne. »

Sixième jour

« Du sixième degré d'amour

Vient ensuite le sixième degré, qui est claire intuition, pureté d'esprit et de mémoire. Ce sont là trois propriétés de l'âme contemplative qui jaillissent et se répandent d'un fonds vivant, où nous sommes unis à Dieu au-dessus de la raison et de tout exercice de vertus.

Qui veut en faire l'expérience doit offrir à Dieu toutes ses vertus et ses bonnes œuvres, sans envisager aucune récompense. Et, par-dessus tout, il doit s'offrir lui-même et s'abandonner à la libre disposition de Dieu, pour progresser toujours, sans regarder en arrière, dans une vive révérence.

C'est ainsi qu'il doit, avec la grâce de Dieu, se préparer à une vie contemplative, s'il veut l'obtenir. Sa vie extérieure et sensible doit être bien réglée et ordonnée en bonnes œuvres aux regards de tous les hommes. Sa vie intérieure doit être remplie de grâce et de charité, sans dissimulation, d'intention droite, riche en toutes vertus ; sa mémoire exempte de soucis et de sollicitudes, affranchie et détachée, entièrement délivrée de toute image ; son cœur libre, ouvert et élevé au-dessus de tous les cieus ; son intelligence vide de toute considération et nue en Dieu.

Telle est la citadelle des esprits aimants où se réunissent toutes les pures intelligences, dans une pureté simple. C'est l'habitation de Dieu en nous, où nul ne peut opérer que Dieu seul.

La pureté dont il s'agit est éternelle : il n'y est ni temps ni lieu, ni passé ni futur ; toujours présente, elle est prête à se montrer aux pures intelligences qui y sont élevées. Là, nous sommes tous un, vivant en Dieu et Dieu en nous, et un simple est toujours clair, il se montre aux yeux spirituels dans leur retour à la pureté de l'intelligence. L'air y est pur et serein, éclairé d'une lumière divine ; il nous y est donné de découvrir, de fixer et de contempler la vérité éternelle avec des yeux purifiés et illuminés. Là, toutes choses se transforment, sont une seule vérité, une seule image dans le miroir de la sagesse de Dieu. C'est pour que nous puissions trouver, connaître et posséder cette image dans notre essence et dans la pureté de notre intelligence que Dieu nous a créés. Et lorsque nous contemplons cela et nous y appliquons dans la lumière divine, avec des yeux simples et spirituels, alors nous avons une vie contemplative.

Mais, pour cela, il faut encore une chose, la pureté de l'esprit ; car une intelligence en repos et sans images, une intuition claire dans la lumière de Dieu et un esprit élevé dans sa pureté jusqu'à la face de Dieu, ces trois propriétés réunies constituent une vraie vie contemplative. Là nul ne peut errer, l'esprit pur tendant sans cesse et s'élançant, à la suite de l'intelligence éclairée, vers son principe, avec un amour purifié.

Or, notre Père céleste est le principe et la fin de tout ce qui est. En lui nous commençons tout bien, avec une intelligence nue, dans une vue sans image. En son Fils nous contemplons toute vérité, avec une intelligence éclairée, dans la lumière divine. Dans le Saint-Esprit nous achevons toutes nos œuvres. Là où nous sommes ravis hors de nous avec un amour purifié devant la face de Dieu, là aussi nous sommes affranchis et vides de tout événement et de tout rêve.

C'est une vie contemplative d'un grand poids. À tout instant commencer et achever, c'est le conseil de l'amour. Et tel est le sixième degré de notre échelle céleste. »

Septième jour

« Du septième degré d'amour.

Le septième degré, qui vient ensuite, est le plus noble et le plus élevé qui puisse être réalisé dans la vie du temps et de l'éternité. Il existe lorsque, au-dessus de toute connaissance et de tout savoir, nous découvrons en nous un non-savoir sans limites ; lorsque, dépassant tout nom donné à Dieu ou aux créatures, nous venons expirer pour passer à un éternel innommé, où nous nous perdons ; lorsque, au-delà de tout exercice de vertu, nous contemplons et découvrons en nous un repos éternel, où nul ne peut opérer, et au-dessus de tous les esprits bienheureux, une béatitude immense, où nous sommes tous un et c'est cela même qui est la béatitude même dans son essence ; enfin lorsque nous contemplons tous ces esprits bienheureux essentiellement abîmés, écoulés et perdus dans leur superessence au sein d'une ténèbre qui défie toute détermination ou connaissance.

Nous contemplerons le Père, le Fils et le Saint-Esprit, trine en Personnes, un seul Dieu en nature, qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui existe ; nous l'aimerons, le remercierons et le louerons à tout jamais. Il nous a faits à son image et à sa ressemblance, et c'est une grande allégresse pour ceux qui sont nobles et purs.

Sa divinité n'opère pas, essence simple et toujours en repos. Si nous avons part à ce repos avec lui, nous serions avec lui repos même et élevés jusqu'à sa hauteur : ainsi serions-nous, au-dessus de tous degrés d'échelle céleste, avec Dieu, dans sa divinité, une essence en repos et une béatitude éternelle.

Les divines personnes, dans la fécondité de leur nature, sont un Dieu éternellement agissant, et dans la simplicité de leur essence, elles sont la divinité éternellement en repos, et ainsi, selon les personnes, Dieu est opération éternelle, et selon l'essence, éternel repos. Entre agir et être en repos, il y a nécessairement aimer et jouir. L'amour veut toujours agir, car il est une éternelle opération avec Dieu. Mais la jouissance réclame le repos, car c'est, au-dessus de tout vouloir et de tout désir, l'embrassement du bien-aimé par le bien-aimé, dans un amour pur et sans images ; là où le Père conjointement avec le Fils s'empare de ceux qu'il aime dans l'unité de jouissance de son Esprit au-dessus de la fécondité de la nature ; là où le Père dit à chaque esprit dans une complaisance éternelle : « Je suis à toi et tu es à moi ; je suis tien et tu es mien ; je t'ai choisi de toute éternité. » Il naît alors entre Dieu et ses bien-aimés une telle joie et complaisance mutuelle, que ceux-ci sont ravis hors d'eux-mêmes, se fondent et s'écoulent pour devenir en jouissance un seul esprit avec Dieu, tendant éternellement vers la béatitude infinie de son essence. C'est la première forme de jouissance des hommes de vive contemplation.

Une seconde forme mène à la jouissance de Dieu les hommes de vie intime, consommés en charité, selon la très chère volonté de Dieu. Elle est propre à ceux qui se renoncent et s'abandonnent eux-mêmes, qui fuient toute créature pour laquelle ils pourraient avoir attache et amour, toute créature de Dieu qui pourrait être un souci et un obstacle dans cette vie intime où ils servent Dieu. De là ils s'élèvent vers Dieu avec un amour affectif venant du fond de l'âme vivante, avec un cœur élevé au-dessus de tous les cieux ; et leurs puissances sont embrasées d'une brûlante charité, en même temps que leur esprit est élevé à l'intelligence pure d'images.

Ici, la loi de l'amour est à son sommet et toute vertu devient parfaite. Nous y sommes vides de tout ; Dieu, notre Père céleste, habite en nous, dans la plénitude de ses grâces, et nous habitons en lui, au-dessus de toutes nos œuvres, dans un état de jouissance. Le Christ Jésus vit en nous et nous vivons en lui, et avec sa vie nous sommes vainqueurs du monde et de tous péchés. Avec lui, nous sommes élevés dans l'amour jusqu'à notre Père céleste. Le Saint-Esprit opère en nous et avec nous toutes nos bonnes œuvres. Il crie en nous à haute voix et sans paroles : « Aimez l'amour qui vous aime éternellement. » Sa clameur est une touche intime en notre esprit et sa voix est plus terrible que l'orage. Les éclairs qui l'accompagnent nous ouvrent le ciel et nous montrent la lumière de l'éternelle vérité. L'ardeur de cette touche intime et de son amour est telle qu'elle veut nous consumer entièrement, et sa touche crie sans cesse à notre esprit : « Payez votre dette, aimez l'amour qui vous a éternellement aimé. » De là naissent une grande impatience intérieure et une attitude en dehors de tout mode et de toute manière. Car, plus nous aimons, plus nous désirons aimer, et plus nous payons ce que l'amour exige de nous, plus nous demeurons débiteurs. L'amour ne se tait pas ; il crie éternellement, sans trêve : « Aimez l'amour. » C'est là un combat bien inconnu à ceux qui n'ont pas le sens de ces choses. Aimer et jouir, c'est agir et supporter l'action. Dieu vit en nous avec ses grâces, il nous enseigne, il nous conseille, il nous commande l'amour. Mais aussi nous vivons en lui au-dessus de la grâce et au-dessus de nos œuvres, là où nous supportons son action et où nous jouissons.

En nous il y a aimer, connaître, contempler, tendre sans cesse, par-dessus tout jouir. Notre opération consiste à aimer Dieu, et notre jouissance, à supporter l'embrassement dans l'amour de Dieu. Entre aimer et jouir, il y a une distinction, comme entre Dieu et sa grâce. Lorsque nous nous attachons par amour, alors nous sommes esprit, mais lorsque son Esprit nous ravit et nous transforme, nous sommes amenés à la jouissance.

L'Esprit de Dieu nous pousse au-dehors, pour l'amour et les œuvres de vertu, et il nous aspire et nous ramène en lui pour nous faire reposer et jouir, et cela est vie éternelle. C'est de même que nous expirons l'air qui est en nous et aspirons un air nouveau, et c'est en cela que consiste notre vie mortelle dans la nature. Et quoique notre esprit soit ravi hors de lui et que son œuvre vienne défailir dans la jouissance et la béatitude, il est toujours renouvelé dans la grâce, la charité et les vertus.

Ainsi donc, entrer dans une jouissance oisive, sortir dans les bonnes œuvres et demeurer toujours uni à l'Esprit de Dieu, c'est là ce que je veux dire. De même que nous ouvrons nos yeux de chair pour voir et les refermons si vite que nous ne le sentons même pas, ainsi nous expirons en Dieu, nous vivons de Dieu et nous demeurons toujours un avec Dieu. Il faut donc sortir dans l'œuvre de la vie sensible, puis rentrer par l'amour et s'attacher à Dieu, pour lui demeurer toujours uni sans changement.

C'est bien là le sentiment le plus noble que nous puissions découvrir ou comprendre en nous-mêmes. Néanmoins, nous devons toujours monter et descendre les degrés de notre échelle céleste dans les vertus intérieures et les bonnes œuvres extérieures, selon les commandements de Dieu et les prescriptions de la sainte Église, ainsi qu'il a été dit plus haut. Et par le moyen de la ressemblance qui vient des bonnes œuvres, nous sommes unis à Dieu dans sa nature féconde, qui opère toujours dans la Trinité des Personnes et qui achève tout bien dans l'Unité de son Esprit. Là, nous sommes morts au péché et un seul esprit avec Dieu. Là, nous naissons à nouveau du Saint-Esprit comme fils élus de Dieu. Là, nous sommes ravis hors de notre esprit, et le Père avec le Fils nous tiennent embrassés dans l'amour éternel et dans la jouissance. Et cette œuvre commence toujours à nouveau, s'opère et se consomme, nous y avons béatitude à connaître, à aimer, à jouir avec Dieu.

En jouissant, nous sommes oisifs ; car Dieu opère seul lorsqu'il ravit hors d'eux-mêmes tous les esprits aimants, les transforme et les consomme dans l'unité de son Esprit. Là, nous sommes tous un seul feu d'amour, ce qui est plus grand que tout ce que Dieu a jamais fait. Chaque esprit est un charbon ardent, que Dieu a allumé dans le feu de son amour infini. Et tous ensemble nous sommes un brasier enflammé, qui ne peut plus jamais être éteint, avec le Père et le Fils, dans l'union du Saint-Esprit, là où les divines Personnes sont ravies elles-mêmes dans l'unité de leur essence, au sein de cet abîme sans fond de la béatitude la plus simple. Là, on ne nomme ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit, ni aucune créature, mais une seule essence, qui est la substance même des Personnes divines. Là, nous sommes tous réunis avant même d'être créés : c'est notre superessence. Là, toute jouissance est consommée et parfaite dans la béatitude essentielle. Là, Dieu est dans son essence simple, sans opération, repos éternel, ténèbre sans mode, être innommé, superessence de toutes les créatures et béatitude simple et infinie de Dieu et de tous les saints.

Mais dans la nature féconde, le Père est un Dieu tout-puissant, créateur et auteur du ciel et de la terre et de toutes les créatures. Et de sa propre substance il engendre son Fils, sa Sagesse éternelle, un avec lui en nature, distinct en Personne, Dieu de Dieu, par qui toutes choses sont faites. Enfin, du Père et du Fils procède, dans l'unité de nature, le Saint-Esprit, la troisième Personne. Il est l'amour infini qui les tient éternellement embrassés, en amour et en jouissance, et nous tous avec eux, pour ne former qu'une seule vie, un seul amour et une seule jouissance.

Dieu est Unité dans sa nature, Trinité en fécondité, trois Personnes réellement distinctes. Et ces trois Personnes sont Unité dans la nature, Trinité dans leur fonds propre. Dans la nature féconde de Dieu, il y a trois propriétés, trois Personnes distinctes de nom et de fait, dans

l'unité de nature. Dans l'opération chaque Personne possède en elle la nature tout entière et est ainsi le Dieu tout-puissant, en vertu de la nature et non en vertu de la distinction personnelle. Les trois Personnes ont ainsi une nature indivisée et, à cause de cela, elles sont un seul Dieu en nature et non pas trois Dieu selon la distinction des Personnes. Et ainsi Dieu est trois selon les noms et les Personnes, et un en nature : il est Trinité dans sa nature féconde, et la Trinité est le fonds propre des Personnes et Unité dans la nature.

Et cette Unité, c'est notre Père céleste, créateur tout-puissant du ciel et de la terre et de tout ce qui est. Il vit en nous et nous gouverne, dans la partie supérieure de notre être créé, Unité en Trinité, Trinité en Unité, Dieu tout-puissant. Il nous est donné de le chercher, de le trouver et de le posséder par le moyen de sa grâce et le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la foi chrétienne, avec une intention droite et une charité sincère. Et par le moyen de notre vie vertueuse et de sa grâce, nous vivons en lui et lui en nous avec tous ses saints. Ainsi sommes-nous tous ensemble avec Dieu unité dans l'amour. Et le Père et le Fils nous ont saisis, embrassés et transformés dans l'unité de leur Esprit. Là nous sommes avec les Personnes divines un seul amour et une seule jouissance ; et cette jouissance est consommée dans l'essence sans mode de la divinité. Là nous sommes tous avec Dieu une simple et essentielle béatitude : et là on ne nomme ni Dieu ni créature selon le mode de la personnalité. Là nous sommes tous avec Dieu, sans différence, une béatitude sans fond et toute simple. Là nous sommes tous perdus, abîmés et écoulés dans une ténèbre inconnue. C'est le plus haut degré de vie et de trépas, d'amour et de jouissance dans la béatitude éternelle et qui vous enseigne autrement, il se trompe.

Priez pour celui qui, avec la grâce de Dieu, a composé et écrit ces choses, ainsi que pour tous ceux qui l'écoutent et le lisent, afin que Dieu se donne lui-même à nous, pour une vie sans fin. Amen. »

Ci-finit le Livre des sept degrés de l'échelle céleste d'amour divin, composé par Maître Jean van Ruysbroeck, premier prieur de Groenendael.